

LE PAYS DE FRANCE



Maréchal Foch

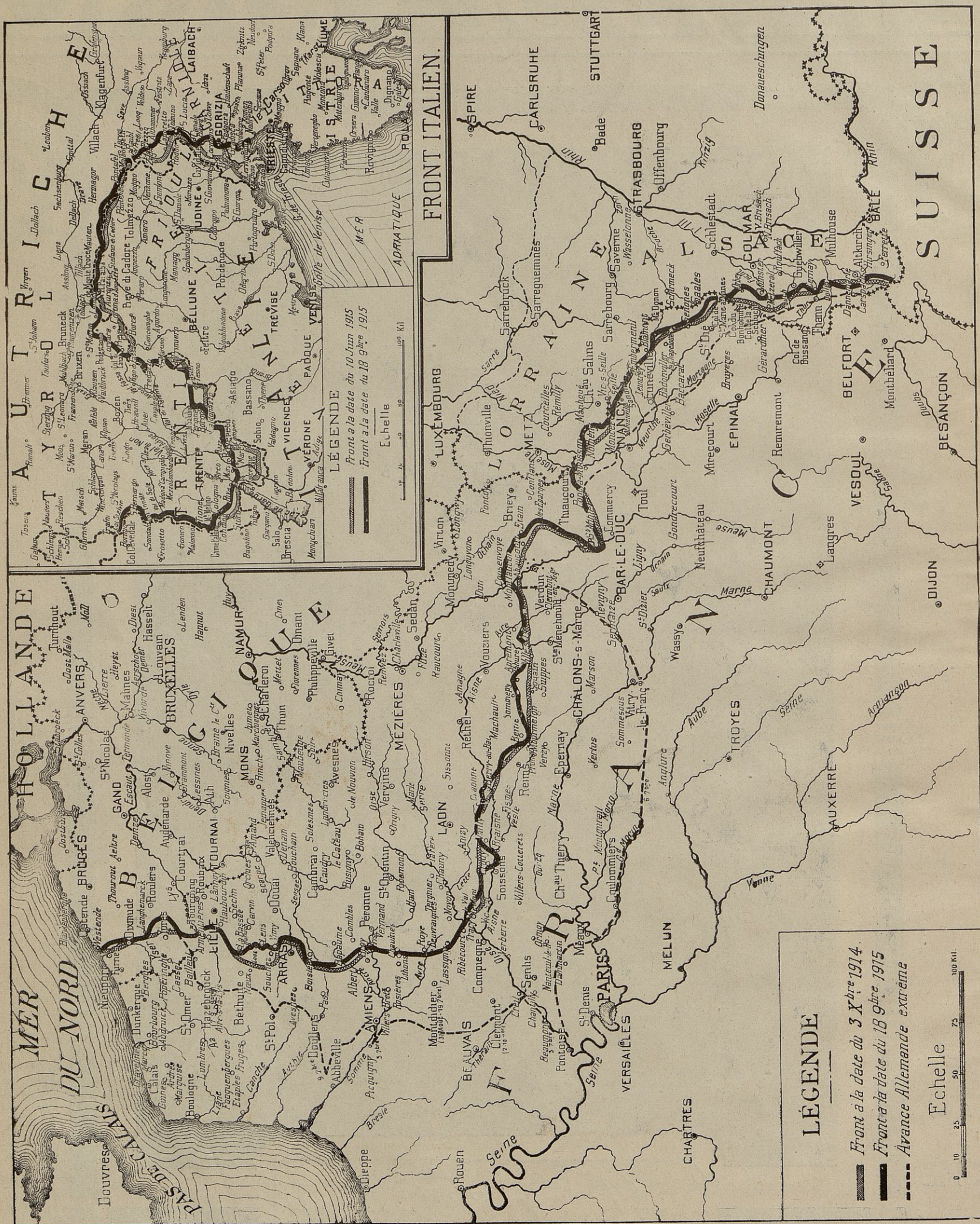
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
24
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 11 AU 18 NOVEMBRE

LE mauvais temps qui a régné sur tout le front pendant cette semaine a ralenti l'activité des combattants ; la pluie et la tempête ont fait rage et la neige est tombée en abondance sur les Vosges ; aussi n'y a-t-il eu que des actions tout à fait insignifiantes, à l'exception d'une violente attaque allemande contre les positions que nous avons conquises en Artois à l'est du Labyrinthe.

L'artillerie a eu seule presque partout la parole. Le 13 novembre, nos canons ont concentré leurs feux sur les positions allemandes dans cette extrémité du front que tiennent nos troupes entre Dixmude et la mer du Nord ; l'action a eu lieu près de Boesinghe, village que traverse le chemin de fer de Bruges ; à cet endroit la route qui va à Langemark franchit le canal de l'Yperlé ; c'est un passage de la plus haute importance pour une marche de l'ennemi vers Calais. Sur la rive droite du canal les Allemands sont retranchés alors que nous tenons solidement la rive gauche ; d'un moulin à vapeur ils avaient fait une forteresse ; nos obus l'ont rasé et le bombardement fut si efficace que les batteries ennemies furent réduites au silence.

Sur le front belge qui se relie à notre droite, la lutte d'artillerie s'est poursuivie avec violence. Les Allemands ont bombardé notamment Ave-Cappelle, Oostkerke, Nordschoote, Saint-Jacques-Cappelle ; l'artillerie de l'armée belge a riposté vigoureusement, canonnant les tranchées ennemies et dispersant des groupes de travailleurs sur plusieurs points.

Un communiqué du maréchal French paru le 17 novembre n'a donné que des renseignements très laconiques sur le front britannique. Il a signalé que, depuis le 10, l'artillerie a fait montre d'activité à l'est d'Ypres, c'est-à-dire dans les directions de Menin et de Roulers, à l'est de Kemmel, village situé entre Ypres et la ville française de Bailleul, au pied d'une haute colline qui domine la plaine flamande, et enfin en Artois, au sud de La Bassée, vers Loos. La guerre de mines a augmenté d'intensité ; aucune action d'infanterie n'a eu lieu. De notre côté, des combats d'artillerie ont été signalés presque tous les jours, notamment en Artois, dans le secteur de la fosse Calonne ; au nord de la Somme, près de Dompierre ; en Champagne, dans la région de la butte de Mesnil ; en forêt d'Apremont.

En Artois, le 14 novembre, les Allemands, par une attaque brusquée, réussirent à pénétrer dans une des tranchées du Labyrinthe d'où ils avaient été chassés : une contre-attaque immédiate nous permit de les en rejeter et cette contre-attaque fut si vigoureuse que l'ennemi n'eut même pas le temps de relever ses blessés qu'il laissa sur le terrain. Dans cette affaire, rapide mais violente, les Allemands ont subi de fortes pertes ; on a pu compter deux cents cadavres devant nos tranchées. Pendant la nuit la fusillade et les combats à la grenade se poursuivirent sans interruption ; puis le canon reprit la parole et il n'y eut plus d'action d'infanterie.

La canonnade n'a presque pas cessé autour de Loos, Angres et Souchez.

Sur la limite de l'Artois et de la Picardie, à Bus-lès-Artois, le communiqué du 12 novembre a signalé un succès de notre artillerie qui a réduit au silence les batteries allemandes ; le village de Bus est situé à 15 kilomètres à l'est de Doullens au point culminant du plateau dans lequel se creuse le ravin où l'Authie prend sa source.

En Picardie, combats d'artillerie, luttes de tranchée à tranchée, guerre de mines tantôt près d'Andéchy, à l'Echelle-Saint-Amin, tantôt à Frise, en aval de Péronne, tantôt à Fay, village voisin de la grande route d'Amiens ; les Allemands occupent les bois au sud de ce village. La gare de Chaulnes, point de jonction des lignes de Cambrai et de Tergnier qui alimentent les Allemands, a été efficacement bombardée par nos batteries.

Au nord de l'Aisne, nous avons exécuté sur les organisations allemandes du plateau de Novion une concentration de feux qui a paru très efficace. Les Allemands ont transformé en forteresse ce plateau qui s'allonge entre le rû d'Horion et l'Aisne, au nord de Soissons. Aux alentours de Berry-aubac les combats d'artillerie ont augmenté d'intensité.

En Champagne, par suite du mauvais temps, la lutte s'est bornée à une

canonnade particulièrement violente dans la région de Navarin et près de Tahure. Toutefois, le 15, les Allemands ont attaqué à coups de grenades les barrages établis devant nos postes d'écoute de la butte de Tahure ; ils ont été repoussés. C'est le calme sur tout ce théâtre de la bataille de fin septembre.

En Argonne, lutte de mines ; nous y avons été assez heureux pour détruire, le 16, les tranchées allemandes sur une grande étendue.

C'est autour de Flirey, dans la Woëvre, que les actions d'artillerie ont été plus particulièrement violentes ces derniers temps. Flirey est un des points importants de la Woëvre ; les routes de Toul à Verdun et de Saint-Mihiel d'une part, de Commercy à Pont-à-Mousson de l'autre, s'y croisent. Ce réveil de l'artillerie pourrait présager des attaques plus suivies d'autant que l'explosion d'une de nos mines, accompagnée d'un tir très nourri de nos engins de tranchée, a bouleversé les organisations et travaux de sape de l'ennemi.

Le communiqué du 14 novembre a fait mention d'une lutte d'artillerie assez active sur les Hauts-de-Meuse au bois des Chevaliers ; cette partie de l'immense forêt qui revêt les côtes s'étend sur plus de 6 kilomètres des abords de la Meuse, près de Lacroix-sur-Meuse, jusqu'à la tranchée de Calonne, à 4 kilomètres au sud-ouest des Eparges ; ce bois est parcouru par la tranchée des Hautes-Ornières.

Les pirates allemands ont poursuivi leurs exploits en Méditerranée : ils ont encore torpillé quelques bateaux sans défense notamment la *France*, les paquebots anglais *Southland*, *Mac-Alister*, le vapeur italien *Firenze*.

Dans la Manche le navire-hôpital anglais *Anglia* a heurté une mine et a coulé ; il y a eu une centaine de victimes.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Faut-il abandonner l'action engagée sur la presqu'île de Gallipoli ? C'est la question qui s'est posée en Angleterre ; un rapport du général Monro paraît conclure en ce sens. Aucune décision ne sera prise avant le retour de lord Kitchener qui est allé examiner la situation sur place.

Entre temps les alliés ont obtenu quelques succès aux Dardanelles ; nous avons poussé nos postes d'écoute jusqu'au contact des tranchées turques. Les troupes britanniques, après avoir fait exploser des mines aux environs de Krithia, se sont emparées de 300 mètres de tranchées turques. L'ennemi a contre-attaqué ; il a été facilement repoussé. Ses pertes ont été sévères. Un croiseur et deux monitors anglais

ont coopéré à l'action ; ils ont ouvert le feu contre les tranchées turques de soutien des réserves et ont continué à tirer jusqu'à ce que la position prise eût été consolidée. Des monitors ont bombardé Gallipoli.

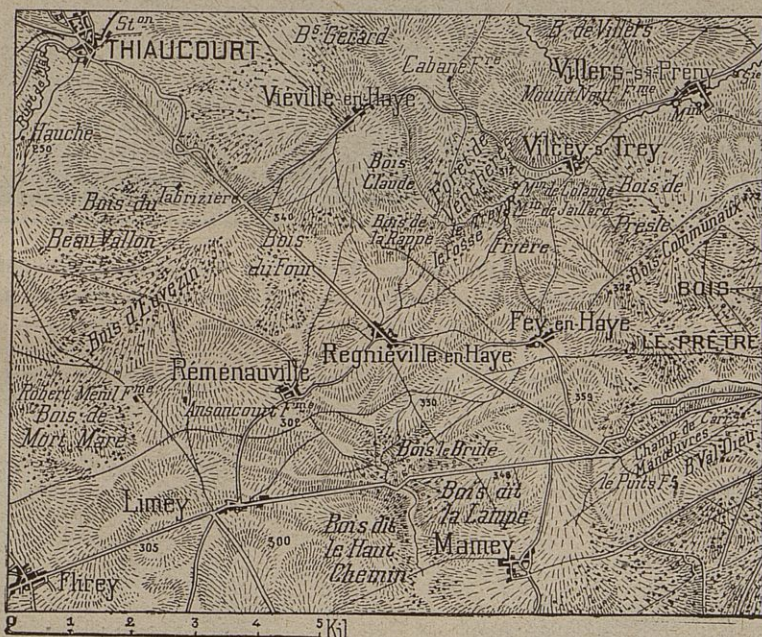
LES OPÉRATIONS ITALIENNES

La bataille a continué sur tout le front de l'Isonzo procurant de nouveaux succès à l'armée italienne. Au centre, dans la zone de Plava, là où le cours de l'Isonzo forme un saillant vers l'ouest, nos alliés, après avoir repoussé une forte attaque autrichienne, se sont emparés, le 12, d'un retranchement et d'un réseau de tranchées ennemies. Au nord-ouest de Gorizia, les combats n'ont pas cessé, les Italiens s'acharnant à la prise des hauteurs de Podgora.

Au sud de Gorizia, sur le plateau du Carso, l'avance de l'armée italienne a progressé sensiblement ; la position est défendue par le mont San-Michele à gauche, et la hauteur de Doberedo à droite ; nos alliés ont attaqué ces défenses autrichiennes avec beaucoup d'élan et de ténacité ; ils en ont occupé une bonne partie.

Gorizia tombera aux mains des Italiens lorsque ceux-ci auront enlevé la tête de pont de Podgora et surtout les deux hauteurs du mont San-Michele et de Doberedo ; la lutte est évidemment très dure, car les Autrichiens ont depuis longtemps fortifié cette région et y ont amené une puissante artillerie. Mais leur résistance faiblit visiblement.

Des avions autrichiens ont lancé des bombes sur Vérone et sur Bellune ; à Vérone, où se tenait le marché, les victimes ont été nombreuses ; il y a eu trente tués et une cinquantaine de blessés.

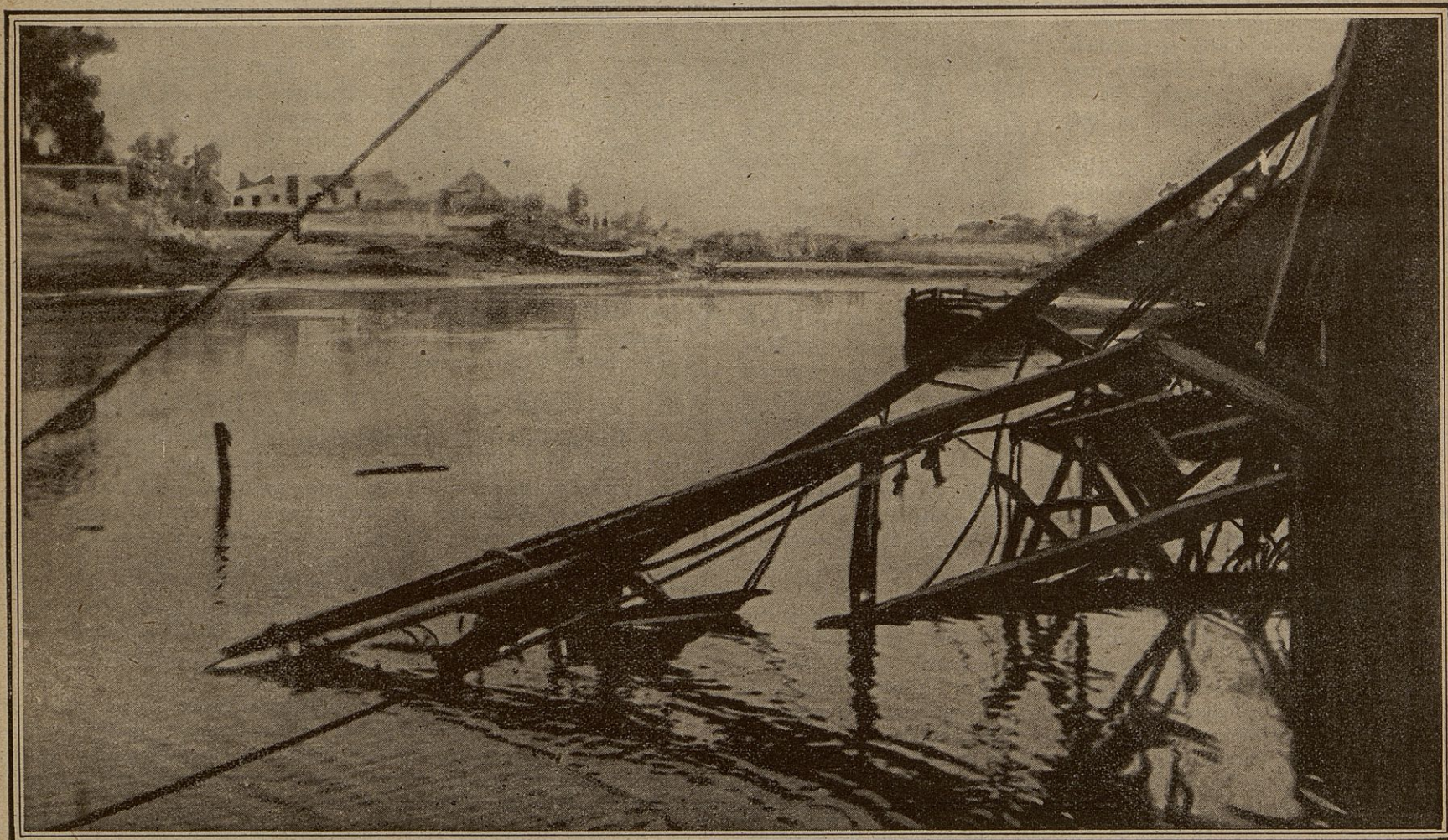


LA RÉGION DE FLIREY

SUR LES BORDS DE L'YSER



Voici un aspect général de Nieuport, la jolie cité belge que les Allemands ont bombardée sans répit. Les habitants ont dû fuir sous les rafales d'obus ; tout l'intérieur des maisons est détruit. Les ponts ont été remplacés par des passerelles de fortune posées sur des bateaux ; malgré ses efforts l'ennemi ne peut s'en approcher.



Auprès de Nieuport, l'Yser roule ses eaux limoneuses ; nos troupes d'Afrique et nos fusiliers marins ont rejeté les Allemands loin de ses bords ; le calme était revenu dans cette région où seule se fait entendre la voix du canon ; l'ennemi va-t-il renouveler ses vaines tentatives ? Des dépêches reçues de Hollande sembleraient l'indiquer.

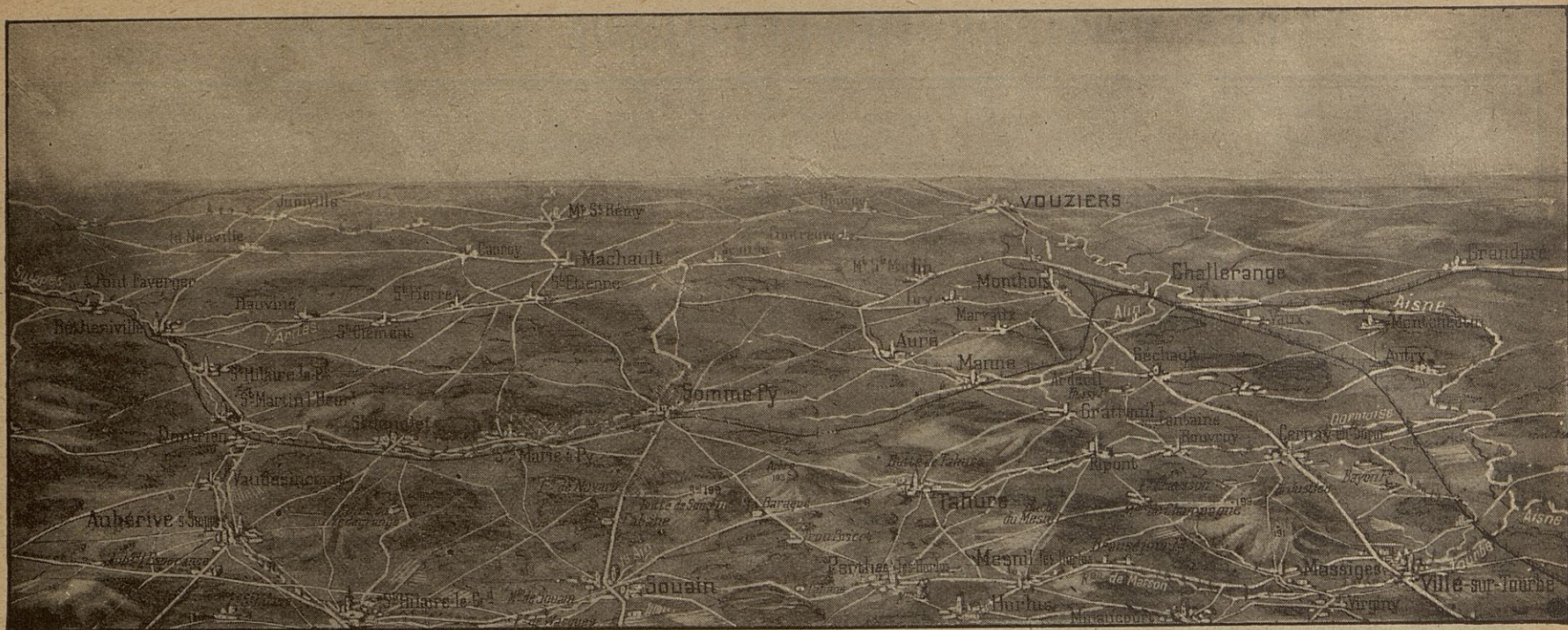
LES PLAINES DE BELGIQUE INONDÉES



Sous le pâle soleil d'automne les plaines de l'Yser s'étendent comme un immense lac ; des rangées de peupliers indiquent le tracé de la route dont l'eau recouvre la chaussée ; un long convoi la suit ; de ci, de là des osiers, les barrières d'un champ émergent de l'eau ; l'inondation est devenue la sauvegarde de ce coin de la Belgique.



Il y a un an, les Allemands étaient définitivement refoulés derrière l'Yser ; leurs pertes avaient été énormes et tous leurs efforts pour aller sur Calais étaient venus se briser là. Les plaines sont toujours inondées et c'est dans l'eau que sont obligés de passer les convois militaires de ravitaillement ; les chevaux font jaillir sous leurs sabots des gerbes d'eau jaunâtre.



Vue panoramique du champ de bataille de Champagne d'Aubérive-sur-Suippe jusqu'à Ville-sur-Tourbe

LA CAMPAGNE DE FRANCE

— 1915 —

L'OFFENSIVE D'AUTOMNE⁽¹⁾

par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'état-major

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

Le 23 septembre, le généralissime adressait aux troupes l'ordre du jour suivant qui fut lu aux soldats rassemblés par les colonels et les chefs de corps :



GÉNÉRAL DE CASTELNAU

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL

23 septembre 1915.

Soldats de la République,

Après des mois d'attente qui nous ont permis d'augmenter nos forces et nos ressources, tandis que l'adversaire usait les siennes, l'heure est venue d'attaquer pour vaincre et pour ajouter de nouvelles pages de gloire à celles de la Marne, des Flandres, des Vosges et d'Arras.

Derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont nuit et jour travaillé pour nous, vous irez à l'assaut tous ensemble, sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos alliés.

Votre élan sera irrésistible.

Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au delà des lignes fortifiées qu'il nous oppose.

Vous ne lui laisserez ni trêve ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire.

Allez-y de plein cœur, pour la délivrance du sol de la patrie, pour le triomphe du droit et de la liberté.

J. JOFFRE.

Ces belles paroles du généralissime devaient enflammer le courage de nos hommes qui, depuis longtemps, attendaient dans les tranchées le moment de se mesurer poitrine contre poitrine avec leur ennemi séculaire.

Si l'offensive en Artois déclanchée le 25 septembre avait eu d'heureux résultats quant à la prise de possession de terrain et l'avancée autour du centre de Lens, celle qui va se produire en Champagne donnera des résultats beaucoup plus pratiques et comme terrain gagné et surtout comme pertes du côté ennemi.

(1) Voir le numéro 57 du Pays de France.

L'ASPECT DU TERRAIN DE L'ACTION

Le terrain de notre offensive du 25 septembre en Champagne se développa des rives du ruisseau la Suippe à l'ouest, aux rives de l'Aisne vers l'est. C'est cette partie de Champagne comprise d'une part entre les falaises de Moronvilliers et d'autre part les terrains boisés de l'Argonne (25 kil. environ).

L'action a eu lieu tout particulièrement entre Aubérive-sur-Suippe et Ville-sur-Tourbe. C'est donc sur ce dos de terrain compris entre les deux vallées précitées.

Là pas de points saillants ; les accidents du sol sont doux, légèrement dépassant l'ensemble ; ils forment des croupes, des buttes. La plus grande cote n'atteint pas 200 mètres ; la plus basse, celle dans la plaine, dans le ruisseau de Suippes, au sud-ouest de Souain, 130 mètres. C'est la même disposition vers l'est. Le piton au nord de Massiges atteint 191 mètres. Dans la plaine, sur la Tourbe, à Ville-sur-Tourbe, 125.

Si le sol n'est pas couvert d'accidents de terrain qui forment gros obstacles, il est parsemé de boqueteaux de sapins. Ces boqueteaux sont épais. Ils couvrent les croupes, les vallées, les contre-vallées. Ils affectent tous des formes géométriques, de longs rectangles, généralement parallèles entre eux.

C'est une défense, c'est tout au moins un abri, un voile pour les ouvrages de campagne. Les buttes qui se dressent au nord de Souain, Perthes, Tahure sont dénudées, elles forment de gros mamelons ayant des vues sur le pays et dont les pentes nord sont dissimulées à l'attaque venant du sud. Le terrain est crayeux, glissant sous les pieds, surtout quand il est mouillé, ce qui fut le cas le 25 septembre.

Les ravins qui aboutissent en haut de ce dos de terrain vont en s'approfondissant vers l'est et creusent alors des sillons tortueux entre Mesnil et Tahure. C'est le ruisseau de Beauséjour, celui de l'Etang, celui de Tahure. Vers l'ouest des croupes douces descendent en dos d'âne sur la Suippe, la croupe 160-147, la croupe 150, la croupe de l'Épine de Vedegrange.

PRÉPARATION PAR L'ARTILLERIE

La préparation faite par l'artillerie fut très efficace. Elle commença dès le 21 septembre et dura sans discontinuer du 21 au 25 à 9 h. 1/4 du matin. A 9 h. 15, le tir fut allongé et l'assaut livré.

Toutes les pièces du front concoururent à la préparation. L'artillerie de



GÉNÉRAL DE LANGIE DE CARY

campagne sur les premières tranchées ennemies, l'artillerie lourde sur les ouvrages de seconde ligne, les points où pouvaient se rassembler les réserves, sur les villages. Un ouragan de feu fut ainsi déchaîné sur cette partie de terrain, heureusement dépourvue de villages qui y sont peu nombreux.

De l'avis des Allemands, qui l'ont déclaré par la suite, l'intensité du feu fut telle qu'aucune fraction de troupes ne put sortir de l'abri des tranchées. Bien plus, celles qui y étaient réfugiés furent en partie détruites par les projectiles inondant le terrain. Les parapets, les cloisons en fascines, les sacs à terre, tout fut démoli. Ce fut au point que lors de l'assaut de 25 septembre les troupes d'assaut purent franchir la zone des premières tranchées sans arrêter leur marche, l'obstacle ayant disparu et le sol étant nivelé.

Cet ouragan de fer déchaîné pendant trois jours obligea une grande partie des défenseurs des ouvrages à se terrer dans les caves profondes pour éviter les pertes. Une partie de ces défenseurs fut ensevelie sous les débris des ouvrages détruits et bouleversés, l'autre partie, emmurée dans ces trous, dut se rendre prisonnière lors de l'apparition de la vague assaillante. On fit sortir des caves, par les boyaux de communication, de longs convois d'hommes encore sous l'influence de l'ébranlement nerveux causé par le formidable bombardement. Les Allemands déclarèrent n'avoir jamais encore subi un pareil bombardement.

La consommation des projectiles fut vraiment fantastique. Il y eut des pièces de campagne qui tirèrent pendant ces 3 jours plus de trois mille projectiles ! et signalons que, sur le front d'action, les pièces étaient si rapprochées qu'on peut affirmer qu'il y en avait en moyenne une par 10 mètres de front !

NOS TROUPES A L'ASSAUT

Les instructions générales du commandant en chef, si minutieusement établies, avaient été communiquées à toutes les troupes d'assaut.

Dans chaque secteur les précautions prises avant un pareil effort avaient été appliquées et chacun connaissait le but, la direction, son encadrement dans la marche, et ses soutiens pendant l'attaque.

L'heure avait été fixée à 9 h. 15. C'était l'heure convenue où sur toute la ligne, tout le front, l'artillerie devant allonger son tir, le champ devenait libre en face des premières tranchées allemandes. Chacun, avec émotion, attendait le signal, le coup de sifflet du chef qui devait faire surgir des abris la ligne d'assaut.

Les hommes étaient lourdement chargés, hélas ! Le casque qu'ils mettaient pour la première fois au combat les gênait bien un peu ; il devait être pour eux une protection très utile contre les éclats, les débris, même les chocs.

Ils portaient sur eux, en plus de leur chargement du sac, leurs cartouches au complet ; c'était de première urgence ; puis leur outil de pionnier, leurs vivres (2 jours), leur manteau roulé, même des musettes contenant des grenades pour la lutte dans les boyaux, enfin tout un attirail, hélas, indispensable dans une pareille entreprise. Certains s'étaient chargés de petits rouleaux de fils de fer barbelé, d'autres de défenses accessoires ; il fallait tout prévoir, la mise en état de défense des points conquis pour les garder définitivement.

Toutes ces précautions multiples ne furent pas inutiles et la sage prévoyance de nos chefs ne fut pas de trop. Il y eut en effet, dans les journées des 26 et 27, des unités qui se trouvèrent isolées en avant, séparées des soutiens par le tir de barrage de l'artillerie allemande et qui durent se suffire à elles-mêmes, avec leurs propres moyens durant tout le temps où des boyaux de communication créés purent les mettre en relation directe avec leurs soutiens en arrière.

La ligne d'assaut se lança en avant, au pas accéléré ; en rangs serrés, alignés presque, chacun ayant le regard fixé sur le point désigné, sur l'objectif donné à la fraction dont il faisait partie.

Le coude à coude reparut, on serrait les rangs au fur et à mesure des pertes, et la vague humaine progressait vers l'ennemi.

La première ligne de défense des Allemands fut franchie presque sans difficulté ; le sol avait été nivelé par la pluie de projectiles et on ne reconnaissait que faiblement la tranchée où se trouvaient les premiers défenseurs, tous du reste écrasés sous les amas de terre, de sacs, de pierres, de débris de projectiles.

La seconde ligne fut abordée avec ensemble malgré les feux terribles que, de tous côtés, l'ennemi faisait converger sur la vague d'assaut. On passa tant bien que mal cette ligne de tranchées, qui avait été encore bien réduite par le feu intense de notre artillerie.

A ce moment l'enchevêtrement des tranchées, boyaux de communication, redoutes en terre, bordures de bois de sapin, produit, dans l'alignement gé-

ral, des saillants et des rentrants qui s'augmentèrent forcément au fur et à mesure des plus grandes difficultés rencontrées dans l'attaque.

L'assaut mené aux sons des musiques militaires, des tambours et des clairons, avait amené la ligne d'attaque jusque sur les positions ennemies qui se trouvaient submergées par le flot des assaillants. La seconde vague d'assaut poussait la première ; on franchissait les obstacles et on abordait les réduits.

L'irruption avait été si brusque que, sur certains points, des défenseurs terrés dans leurs abris sous terre, ne purent sortir de ces caves qui ne communiquaient avec l'intérieur que par une étroite ouverture. C'est ainsi qu'après le passage de la ligne d'assaut de très nombreux éléments ennemis se trouvèrent débordés et furent recueillis par les lignes successives qui s'avançaient pour soutenir la première.

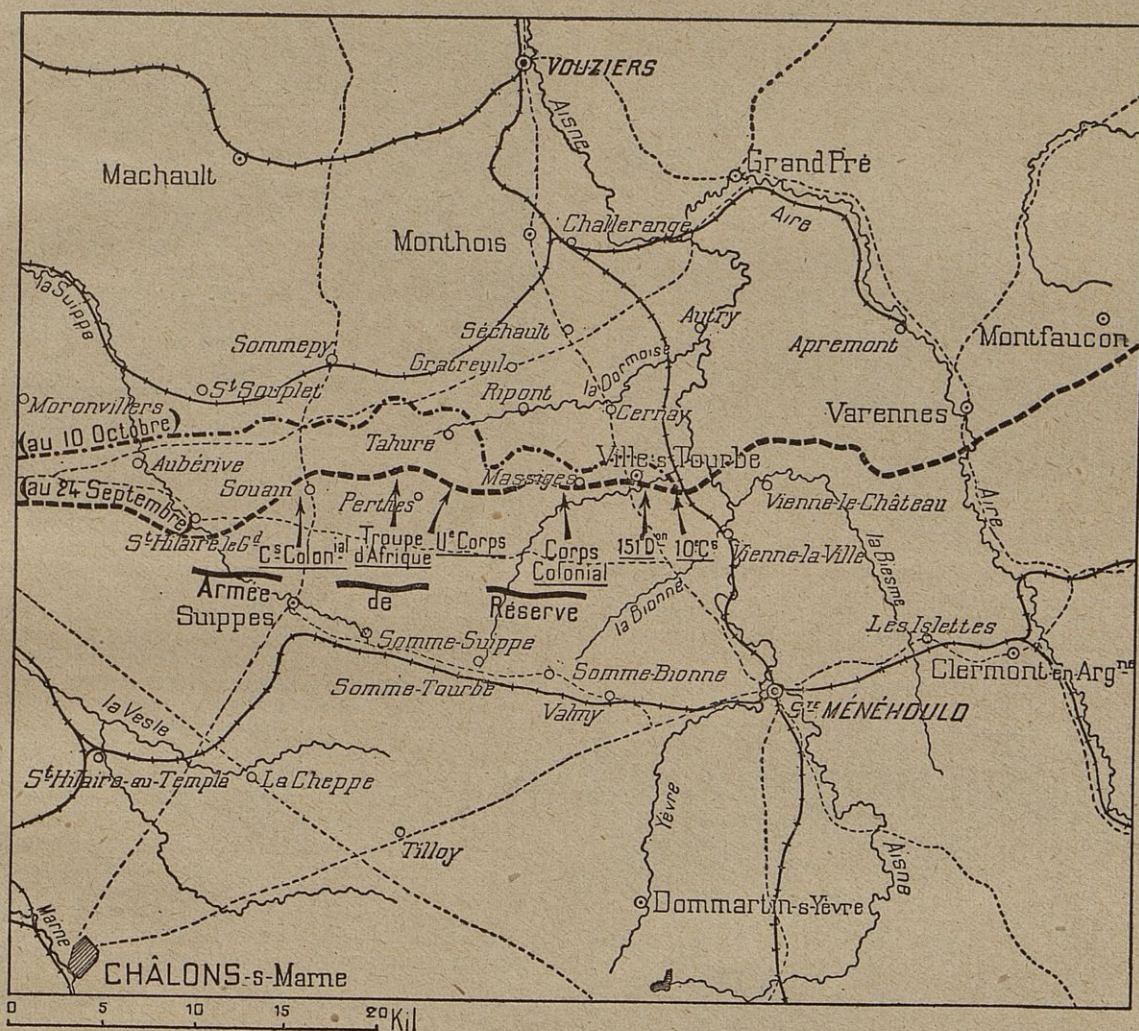
L'apreté de la lutte dans certains endroits avait forcément modifié la ligne d'assaut. Sur certains points, moins bien défendus ou dont le terrain plus facile prêtait à la marche en avant, la ligne avait progressé très rapidement. Sur d'autres, dans les rentrants, dans des abris conservant encore des mitrailleuses, les pertes avaient été si sensibles qu'elles avaient ralenti l'allure et que les troupes de ce secteur se trouvaient en retrait sur la ligne générale.

L'artillerie allemande avait repris ses tirs de barrage et rendait très difficile l'arrivée des secours à la première ligne, qui bien diminuée dans ses effectifs n'avait plus les mêmes force et puissance d'attaque.

Du reste on se butait à des lignes de résistance encore fortement tenues par les réserves allemandes qui étaient accourues. Bien que notre artillerie de campagne se fût portée en avant, en plein terrain découvert, comme dans les batailles de mouvement, pour soutenir nos lignes d'assaut, son tir ne pouvait être assez efficace sur les tranchées et les boyaux défendus et dont notre ligne d'assaut se trouvait presque au contact.

On luttait alors sur ces endroits, à la grenade, au pétard, et quand on le pouvait heureusement, à la baïonnette, au revolver, et, combat moderne, au couteau-poignard !...

On vit alors des faits étranges : Pour défendre une ligne de tranchées attaquées, les Allemands abrités derrière les talus lançaient les grenades avec une telle profusion et d'un mouvement si constant, qu'ils furent obligés, pour alimenter ce genre de combat et remplacer les munitions qui s'épuisaient si rapidement, de former avec leurs hommes dans les boyaux une longue chaîne de ravitaillement où de mains en mains on faisait passer constamment la grenade, depuis l'endroit de l'abri des munitions jusqu'à la ligne du parapet. Et alors la pluie de projectiles continuait à tomber sans cesse, sans interruption, sur le terrain avoisinant la ligne d'attaque. L'ennemi en fit un abus véritablement exagéré ; mais cette nappes de feu barra à nos troupes la ligne de



CARTE D'ENSEMBLE POUR LA BATAILLE DE CHAMPAGNE
(25-26 Septembre 1915)

tablement exagéré ; mais cette nappes de feu barra à nos troupes la ligne de défense allemande.

LA PROGRESSION ET LES PHASES DE L'ASSAUT DANS LES DIFFÉRENTS SECTEURS

SECTEUR DE GAUCHE

L'assaut déclenché à 9 h. 15 du matin avait porté certains éléments de la ligne française à plus de 3 kilomètres en avant en moins d'une heure sur la grande route de Souain à Somme-Py. La ligne française atteignait en effet la ferme Navarin à 10 h. 15 exactement. Il n'en était pas de même sur d'autres points.

A l'ouest de cette route sur l'Epine de Vedegrange, au bois de la Chaise, la résistance ennemie facilitée par une accumulation énorme de défenses accessoires, retarda la marche de nos troupes. Le 26 seulement nous pûmes atteindre la ligne de la cote 150, le 27 la crête du mamelon et le 30, après trois jours de combats incessants, l'Epine de Vedegrange.

A l'est de la même route, les mêmes difficultés se présentèrent et la prise du bois Sabot, hérissé de mitrailleuses qui n'avaient pas toutes été détruites par nos feux d'artillerie, rendit très coûteuse l'action sur ce point. Le 26 on arrivait au trou Bricot qu'on encerclait complètement et où furent pris de nombreux prisonniers.

Cette partie du champ de bataille (secteur de gauche) avait été le théâtre des exploits des troupes coloniales et des troupes d'Afrique, formées de soldats aguerris et dont l'élan avait été irrésistible ; malheureusement pour nous les ailes dans ce secteur n'avaient pu progresser aussi rapidement que le centre qui présentait un fort saillant sur la route de Somme-Py.

SECTEUR DU CENTRE

Dans le secteur du centre la tâche avait été très ingrate et les mêmes phénomènes d'attaque se produisirent. Au couloir du centre, au nord de Perthes-les-Hurlus, le terrain découvert avait permis l'avancée rapide de nos troupes qui progressaient jusqu'au mamelon coté 193 (arbre), mais sur les deux ailes le combat beaucoup plus opiniâtre laissait en recul de l'alignement général les troupes d'assaut.

Si sur la gauche, vers les bois de sapins qui s'étendent entre Perthes et Souain, nos fantassins purent enlever les tranchées allemandes après un combat meurtrier de part et d'autre, il n'en fut pas de même sur la droite, vers le terrain de la butte du Ménil. Là une étendue de bois placée dans un ravin en contre-pente était solidement organisée. Des ouvrages de campagne à profil élevé, à tranchées intérieures et couloirs souterrains reliant les lignes de défense entre elles, donnaient à cet endroit une force de défense considérable aux Allemands. C'étaient les ouvrages dit « le Trapèze », « la Courtine », qui ne purent être enlevées qu'un mois après ! tant l'organisation de ces réduits était formidable.

SECTEUR DE DROITE

Le secteur de droite était placé en face de Ripont, Rouvroy-Cernay. L'attaque conduite par le corps Breton (11^e corps), au nord de Beauséjour, le corps colonial devant « la Main de Massiges » et la 151^e division sur la route de Ville-sur-Tourbe à Cernay, eut à vaincre les plus grandes difficultés. Tout d'abord le terrain se prêtait mal à l'attaque. Des ravins profonds, sillonnés de contre-ravins où la défense pouvait organiser des feux de flanc, puis surtout la position formidable du plateau 187-191 au nord de Massiges qui était couverte de retranchements ennemis et dont les mamelons s'avancèrent vers le ruisseau de l'Étang qui vient de Maisons-en-Champagne, formaient autant de forteresses isolées et indépendantes. C'étaient les véritables doigts d'une main étendue du plateau au nord de Massiges et dessinant devant ce village un éventail dont la partie centrale était occupée par de formidables ouvrages de campagne.

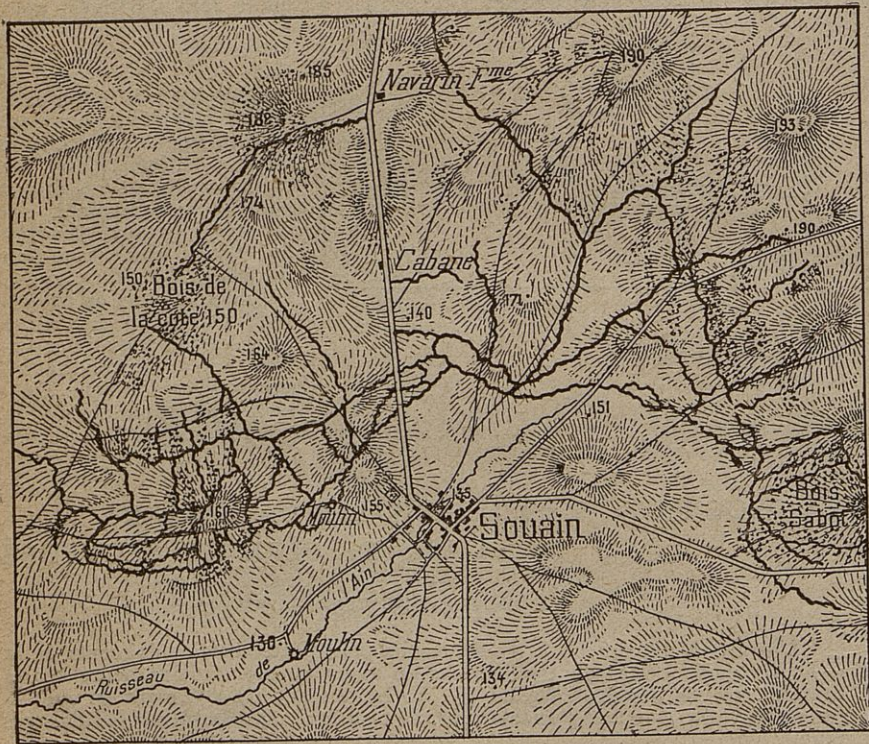
Le corps colonial dut lutter toute la journée du 25 et du 26 pour occuper les crêtes et jusqu'au 3 octobre la lutte continua, terrible, opiniâtre. Le corps de soutien allemand (10^e corps), appelé en hâte pour défendre cette position considérée comme la clef de la situation, fut en grande partie anéanti. Nos coloniaux prirent pied sur le plateau et l'occupèrent.

Sur les deux flancs de l'attaque centrale, les résultats avaient été moins décisifs. La 151^e division ne put s'avancer au nord de l'étang de Ville-sur-Tourbe, le terrain étant à cet endroit battu par les hauteurs de Cernay. Bien qu'appuyée par le 10^e corps d'armée français dans la vallée de l'Aisne, elle ne put dépasser les bords de l'étang.

Telle fut dans ses grandes lignes l'attaque du 25 septembre en Champagne, l'assaut de l'offensive d'automne ; et maintenant concluons :

CONCLUSION ET RÉSULTAT

L'offensive des troupes françaises et anglaises dans la bataille qui se déclancha le 25 septembre montre d'une façon évidente que l'initiative des attaques est actuellement passée dans le camp des alliés ; incontestablement cette initiative est en train de désarmer le camp allemand. De ce côté on subit l'attaque ; on résiste, c'est indéniable, mais la supériorité morale est passée du côté des alliés, qui, à leur jour, à leur heure, imposent leur volonté.



LES DÉFENSES ALLEMANDES A LA CUVETTE DE SOUAIN
Direction des attaques françaises le 25 Septembre à 9 h. 15

Des journaux allemands ont rendu compte dans leur pays de cette grande offensive en des termes plus ou moins trompeurs ; la fameuse agence Wolff a publié le jour même de l'attaque, le 25 au soir, alors que l'incertitude pouvait encore exister sur l'avancée profonde de nos troupes, une dépêche laconique : « L'offensive française qui a essayé de se produire en Champagne vient de nouveau de se briser sur nos lignes et n'a pu s'étendre au delà de quelques mètres sur de rares points de nos tranchées. »

Ce compte rendu est équivoque. Tout d'abord ce n'est point quelques mètres, mais bien des kilomètres que nos troupes ont pris sur l'ennemi. La nouvelle ligne française s'étend sur un front de 25 kilomètres d'Aubérive-sur-Suippe à Ville-sur-Tourbe et a été portée à près de 4 kilomètres au nord puisqu'elle passe actuellement sur l'Épine de Vedegrange, la ferme Navarin,

la butte et le signal de Souain, s'infléchit au sud de Tahure pour venir par la butte du Mesnil rejoindre Maisons-en-Champagne et le plateau au nord de Massiges ; mais c'est moins l'étendue du terrain conquis, que l'écrasement de l'ennemi qui fait de la bataille de Champagne une bataille des plus importantes au cours de cette terrible guerre.

L'étendue du terrain conquis est de peu de valeur aujourd'hui ; l'ascendant moral est tout. Les Allemands étaient sûrs de leurs positions ; ils les croyaient imprenables et pour eux, le front occidental, front défensif avant tout, doit et peut résister à toutes les attaques. Ils doivent être actuellement édifiés. Il fut nécessaire pour eux d'appeler des réserves !

Puis, et ceci a bien sa valeur : les pertes subies par eux ont été telles que c'est un terrible son de cloche pour ces profanateurs d'églises :

92.000 hommes morts, tués, blessés, hors de combat.

27.000 hommes prisonniers.

92 canons de campagne, 17 pièces lourdes, 233 mitrailleuses, un matériel



TRANCHÉES ALLEMANDES SUR LA RIVE GAUCHE DE LA TOURBE
Le secteur d'attaque de la Main de Massiges

immense et des approvisionnements énormes, tels sont les résultats matériels de l'assaut du 25 septembre 1915. A ce compte, qui peut sembler être écrasant pour eux, une répétition d'un nouvel assaut viendrait leur imposer des sacrifices qu'ils ne supporteraient pas impunément, d'autant plus que ce n'est pas par fractions isolées que furent constituées ces prises d'hommes dans les tranchées ; c'est par unités entières, c'est par bataillons, par régiments mêmes que la rafle s'opéra. Il semble, quand on arrive à un résultat pareil, que le moral de l'ennemi doit être profondément atteint, ou alors c'est l'épuisement forcé des unités combattantes, c'est la lassitude du combat qui prend le soldat, c'est la lutte d'usure qui, ayant produit son effet, annihile les forces vives du guerrier et l'oblige à déposer les armes.

Le 3 octobre, le général Joffre constatait les résultats de l'offensive en Champagne dans l'ordre du jour suivant :

Le commandant en chef adresse aux troupes sous ses ordres l'expression de sa satisfaction profonde pour les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans les attaques. 25.000 prisonniers, 350 officiers, 150 canons, un matériel qu'on n'a pu encore dénombrer sont les trophées d'une victoire dont le retentissement en Europe a donné la mesure. Aucun des sacrifices consentis n'a été vain. Tous ont su concourir à la tâche commune. Le présent nous est un sûr garant de l'avenir.

Le commandant en chef est fier de commander aux troupes les plus belles que la France ait jamais connues.

NOTE. — Dans la bataille de Champagne, les Allemands engagèrent leurs troupes de première ligne soit sur le front de 25 kilomètres environ 3 corps d'armée et demi. 1^{re} ligne : 95.000 hommes. (Les corps d'armée de 1^{re} ligne au feu semblent n'avoir que 28.000 hommes en ligne.)

Dès la préparation de l'artillerie le 23 septembre, se doutant de l'attaque ils appelèrent les réserves des secteurs et certains corps voisins du lieu de l'action qui en hâte envoyèrent des unités constituées, mais par petits paquets, renforçant tout le front. Ce fut un renfort d'environ 20 à 25.000 hommes qui arrivèrent sur le front avant l'assaut. Soit au total, lors de l'attaque du 25 septembre, 120.000 hommes présents sur la ligne de feu.

Au cours des événements et pour enrayer l'avance française ils dirigèrent en hâte des corps constitués appelés de Metz (XVI^e corps de l'arrière, X^e corps, et encore des troupes voisines.) Au total la valeur de 3 corps d'armée.

C'est donc environ contre 200.000 hommes répartis sur le front de 25 kilomètres que les troupes d'assaut eurent à lutter à partir du 26. Les pertes allemandes données par le communiqué officiel français atteignent 140.000 hommes, plus des deux tiers des présents.

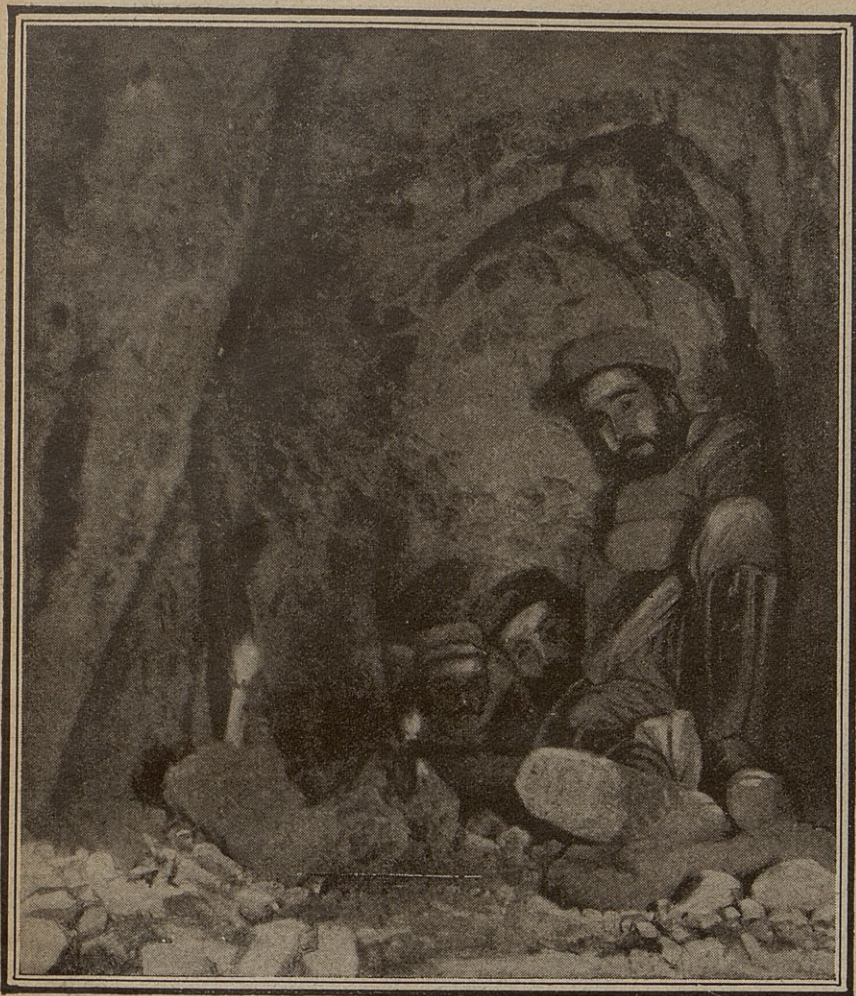
LA CAMPAGNE DE SERBIE 1914-1915

Le PAYS DE FRANCE commencera dans son prochain numéro la publication de la CAMPAGNE DE SERBIE 1914-1915.

Dans cette étude, le commandant breveté d'état-major BOUVIER DE LAMOTTE passera en revue les épisodes de la lutte glorieuse que l'héroïque peuple serbe a soutenue victorieusement contre la première agression de l'Autriche et qu'il soutient aujourd'hui contre quatre puissances coalisées, l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie et la Turquie.

Des cartes et des croquis permettront à nos lecteurs de suivre ces opérations qui ont à l'heure actuelle un si poignant intérêt en raison de la présence de nos soldats à côté de nos alliés.

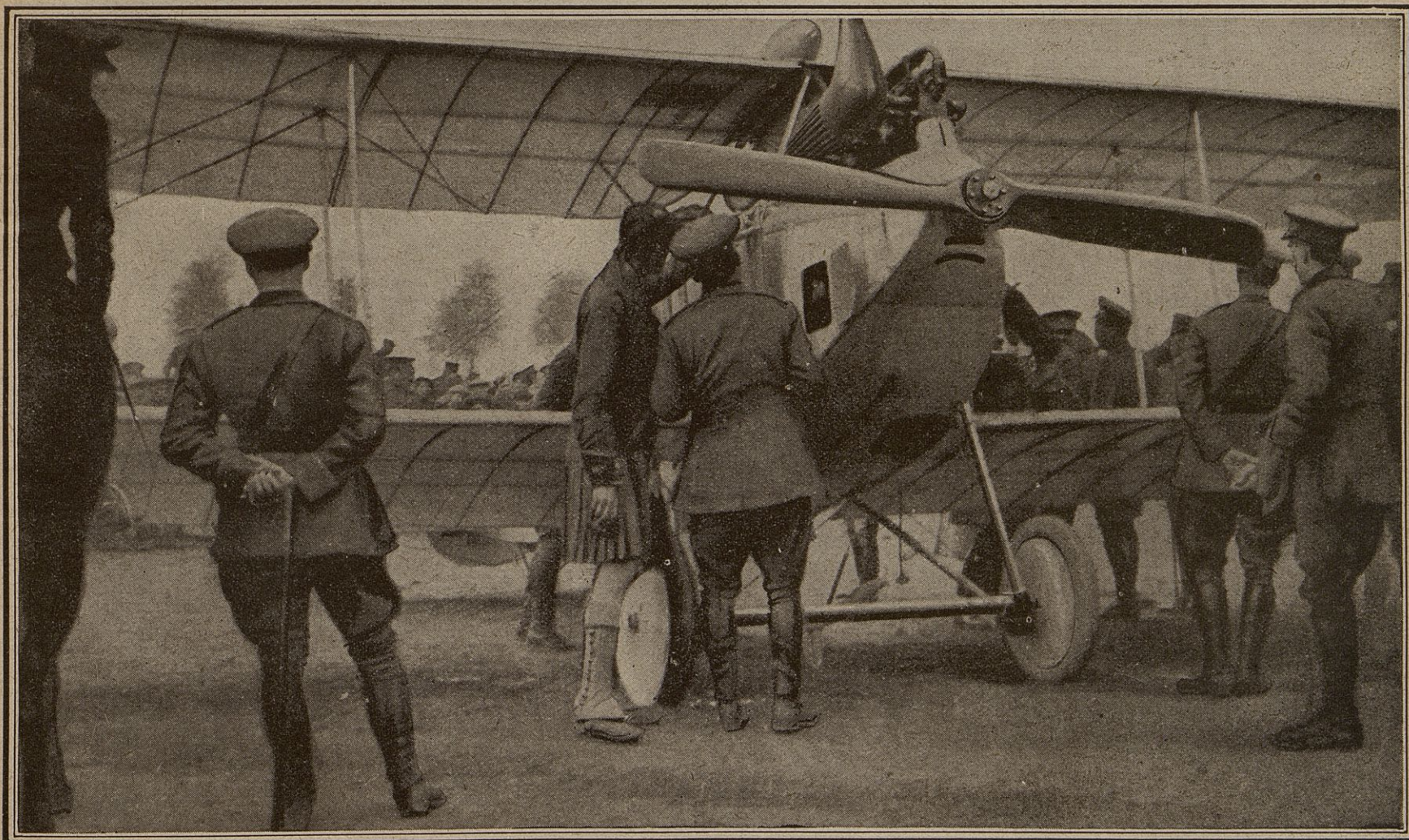
SUR LE FRONT D'ARTOIS



Au fond d'une galerie de mine nos sapeurs ont pu pénétrer dans une galerie creusée par les Allemands. Les têtes de l'officier et des soldats s'encadrent dans l'ouverture à peine assez grande pour laisser passer le corps d'un homme.

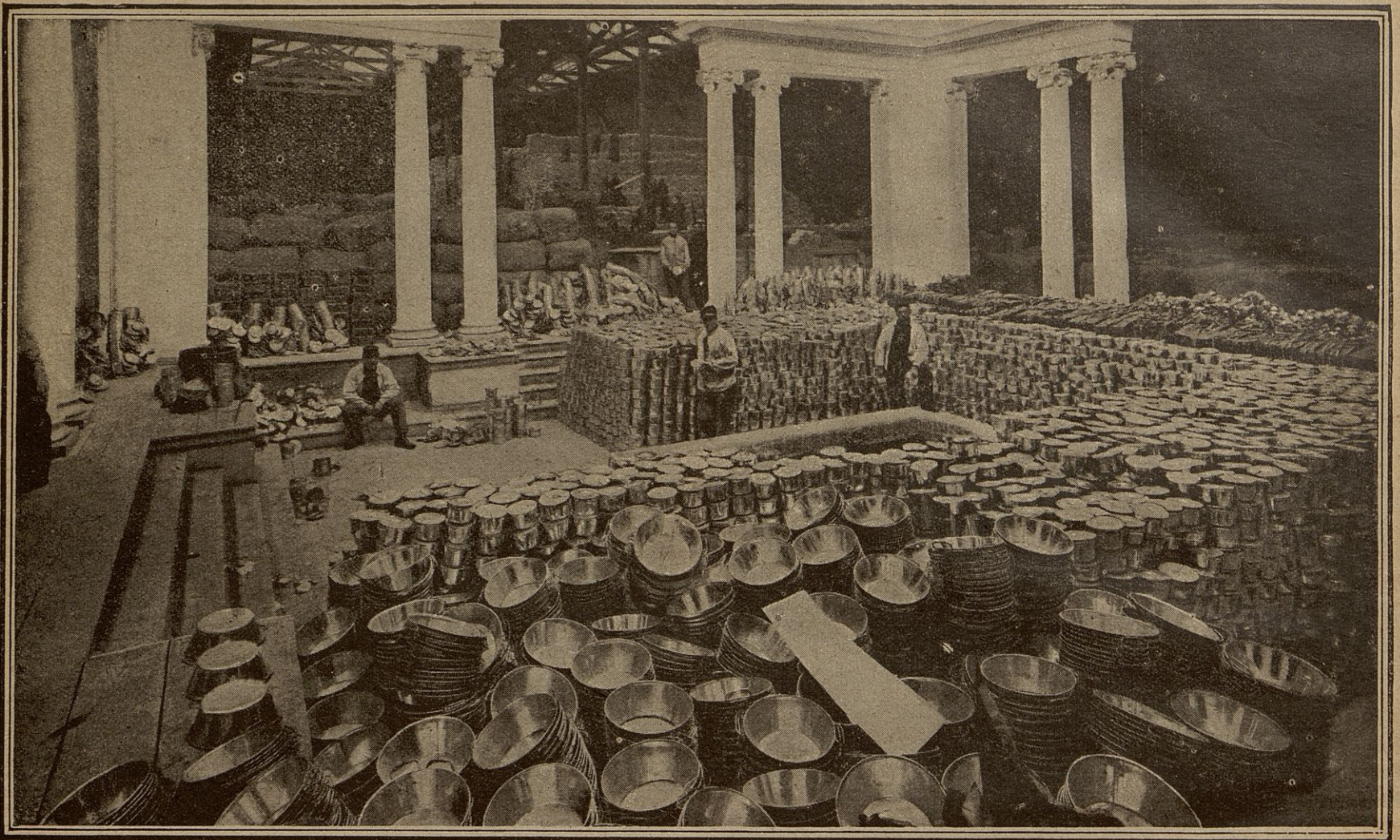


Voici un sapeur muni de l'appareil respiratoire qui lui permet de pénétrer dans les sapes encore remplies des gaz méphitiques produits par les explosions. Il remonte d'une galerie après l'explosion d'une de nos mines.

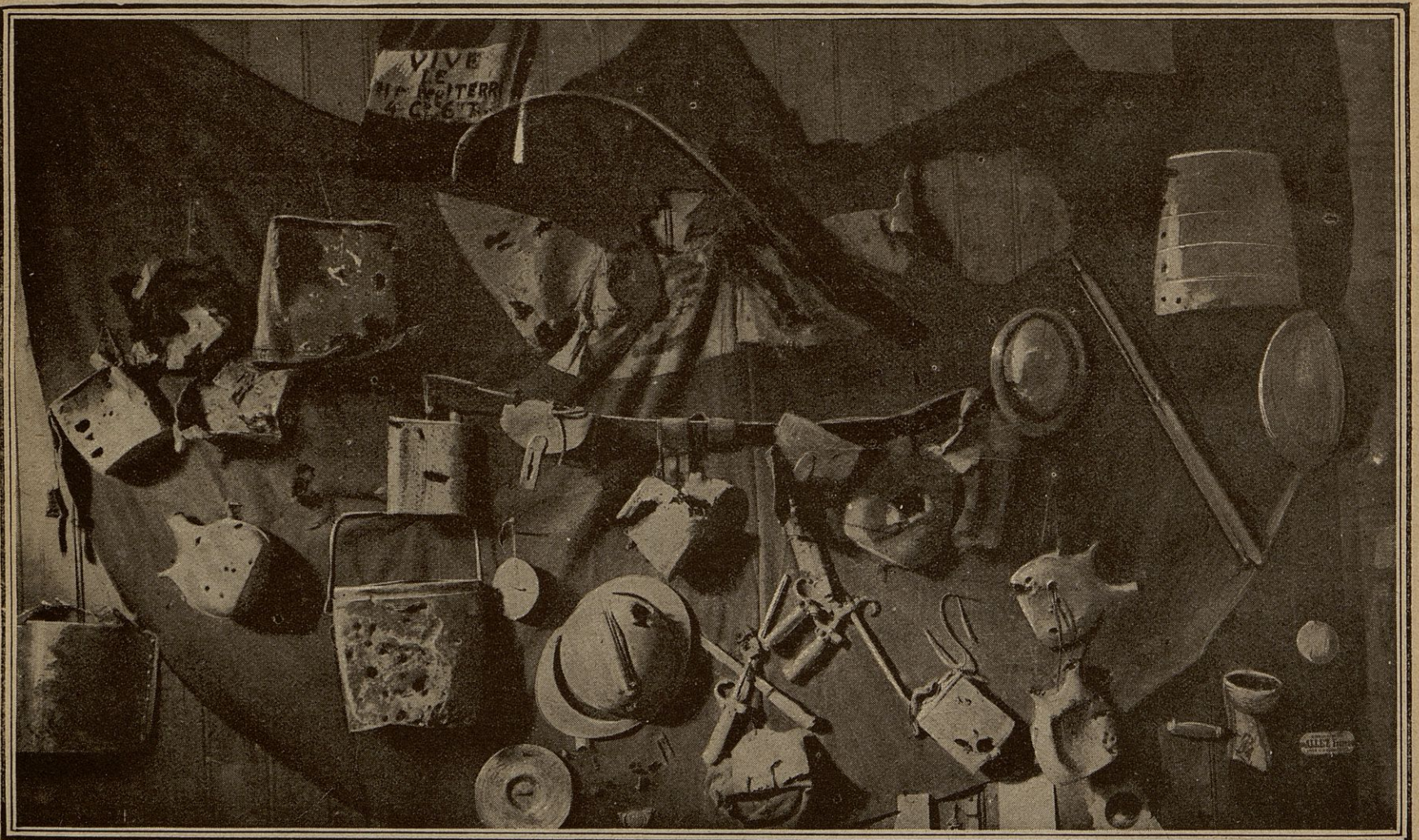


Cet aéroplane allemand a été abattu en Artois au milieu des lignes britanniques qu'il était venu survoler ; des soldats et des officiers alliés, parmi lesquels on remarque un Ecossais, l'examinent ; l'appareil est à peu près intact ; le pilote et l'observateur allemands qui le montaient ont atterri indemnes eux aussi ; ils ont été faits prisonniers.

MAGASINS DE RÉSERVE DE L'ARMÉE



Dans les locaux de l'Exposition de Lyon ont été installés les magasins de réserve générale de l'armée ; les matières de toutes sortes s'y accumulent d'ailleurs dans un ordre parfait et c'est là qu'on vient puiser pour renouveler tous les ustensiles de campement ; voici une salle remplie de gamelles ; le pittoresque en est rehaussé par le portique à colonnes qui en décore l'entrée.



A côté de ces magasins bondés d'ustensiles tout neufs, les soldats ont fait une espèce de musée des objets très éprouvés revenus du front et ce n'est pas sans émotion que l'on contemple ces gamelles, ces bidons, ces cartouchières, criblés de balles et d'éclats d'obus ; des baïonnettes brisées, des ceinturons arrachés, des casques troués voisinent sur cette panoplie avec ces ustensiles du troupier qui portent les marques de la guerre.

MAGASINS DE RÉSERVE DE L'ARMÉE



Dans cette vaste salle des magasins de la réserve de Lyon sont entassés des chaussons de tranchée ; il y en a des milliers et des milliers de paires ; l'intendance fait les plus grands efforts pour donner à nos combattants les moyens de se préserver du froid et de l'humidité pendant les longues heures passées sur la ligne de feu.



Voici le magasin des chemises ; il y en a un million et demi ; des femmes sont occupées à les choisir, à les emballer suivant les pointures ; ces chemises seront envoyées aux diverses unités de l'armée au fur et à mesure des besoins. Chaque jour il en arrive des monceaux qui sont aussitôt triés et étiquetés. La concentration de tous ces effets d'habillement, de tous ces ustensiles de campement donne aux magasins de réserve l'aspect d'immenses manufactures.

NOUVEAU CRIME DES PIRATES AUSTRO-BOCHES EN MÉDITERRANÉE



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Les sous-marins allemands opèrent maintenant dans la Méditerranée avec la même barbarie que dans la Manche. Le 10 novembre, l'un d'eux coula le transport italien « Ancona » ; pendant que les passagers, des émigrants, prenaient place dans les chaloupes, les pirates tirèrent des coups de canon sur les embarcations ; deux cents personnes, la plupart des femmes et des enfants, ont péri dans cet attentat qui dépasse même en cruauté celui dont fut victime le « Lusitania ».

Les Rayons X

et la recherche des corps étrangers dans les blessures de guerre

Depuis les premiers mois de la guerre, il n'est pas de semaine qui s'écoule sans que je reçoive des visites et des lettres de chirurgiens me demandant des renseignements sur les méthodes que j'utilise pour la localisation des corps étrangers. Chaque jour les blessés qui me sont adressés par les formations sanitaires et qui ont antérieurement subi parfois de nombreuses tentatives d'extraction, après examen aux rayons X, me posent cette inévitable question : « Pourquoi les chirurgiens n'ont-ils pu m'enlever mes projectiles ? »

Ils s'étonnent de ces insuccès qu'ils ne comprennent pas et certains même parfois s'en irritent.

Je vais essayer d'exposer ici aux uns et aux autres ce qu'est un examen radiographique, pourquoi il peut induire en erreur ou renseigner insuffisamment l'opérateur qui l'utilise et comment il serait possible de faire disparaître ces errements, tout en utilisant les appareils que possèdent la plupart des formations sanitaires en les adaptant aux besoins actuels.

Production des Rayons X

Tout le monde sait que les rayons X sont produits à l'aide de tubes spéciaux (tubes de Crookes), dans lesquels le vide est poussé très loin sous l'action de décharges électriques à très haut potentiel. L'émission de ces radiations s'effectue en un point du miroir anticathodique contenu dans ces ampoules.

Doués de la propriété caractéristique de ne pouvoir être déviés, réfractés ou réfléchis par aucun milieu, les rayons X subissent une absorption dont la valeur dépend du poids atomique des corps qu'ils traversent et du carré de l'épaisseur de ceux-ci. C'est pourquoi, dans un cliché radiographique, la chair est plus transparente que les os, à cause de leur teneur en calcium, et que ceux-ci sont moins opaques que les fragments métalliques (pour cette même raison l'aluminium est lui-même beaucoup plus transparent que le plomb).

De leur point d'émission, les radiations de Roentgen rayonnent en tous sens et traversent tous les corps rencontrés jusqu'à complète absorption. S'ils rencontrent une plaque photographique, ils l'impressionnent (c'est le procédé radiographique) ; s'ils rencontrent une surface recouverte d'une substance fluorescente, ils l'illuminent (c'est le procédé radioscopique).

Prise d'une radiographie

Pour radiographier un membre, par exemple, que fait-on ?

On prend une plaque photographique protégée de la lumière du jour (soit en l'enveloppant de papier, soit en l'enfermant dans un châssis en bois), puis on place le membre à examiner sur cette plaque et l'on dispose cet ensemble sous un tube de Crookes que l'on fait fonctionner. Les radiations parviennent donc à la plaque après avoir été filtrées par le membre.

Il en résulte une sorte d'ombre chinoise, mais différente des projections connues sous ce nom, en ce qu'elle fournit une image interne du membre, tandis que l'ombre chinoise silhouette simplement le contour des objets.

Un seul point leur est commun : la déformation des images résultant de la projection conique. C'est là que commence la difficulté pour le chirurgien.

Interprétation de l'image radiographique

Pour bien faire comprendre ma pensée, je supposerai qu'il s'agit de radiographier la jambe d'un blessé porteur d'un projectile placé dans la région antérieure du membre au point A. (Fig. 1.)

Suivant que le tube occupera la position 1 ou la position 2, l'image de la balle sera projetée en a ou en a' et celle de la cheville en b' . Celle de la tête du péroné en b .

Quelles seront alors les ressources du chirurgien, possédant l'une ou l'autre de ces radiographies, pour situer la position exacte du corps étranger par rap-

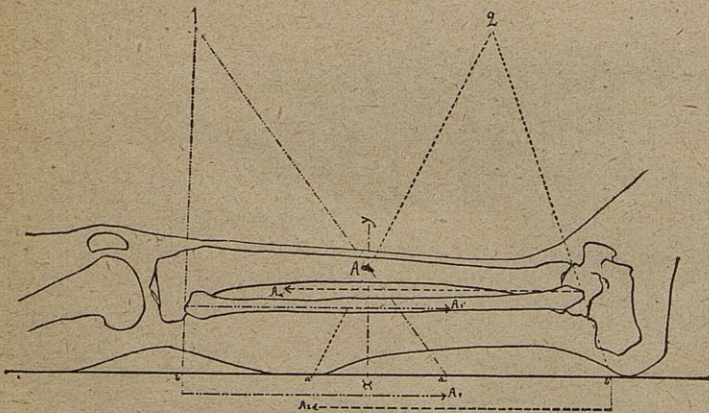


Fig. 1. — Figure schématique montrant l'erreur d'interprétation possible lorsqu'on ne sait pas exactement dans quelles conditions l'examen a été pratiqué.

Si la radiographie remise au chirurgien a été obtenue en plaçant le tube en 1, il conclura que le corps étranger A est dans le plan qui passe par A_1' ; car, il prendra comme origine la tête du péroné et comme grandeur $b a$; si le tube se trouvait en 2 : il portera la grandeur $b' a'$ à partir de l'extrémité inférieure du péroné et croira que le plan contenant le corps étranger passe par A_2' .

port à la cheville, étant donné qu'il ignore dans quelles conditions l'examen a été pratiqué ? Aucune.

Pour définir les rapports du corps étranger avec le squelette, il lui faudrait connaître :

- 1° La distance du foyer du tube à la plaque ;
- 2° L'incidence normale correspondant au foyer d'émission, c'est-à-dire la trace sur la plaque de la perpendiculaire abaissée du foyer du tube.

Muni de ces données, il pourrait construire une épure très simple lui permettant de déterminer le plan XY ; mais jamais ces données ne sont fournies

avec le cliché, la distance du foyer à la plaque est presque toujours arbitraire et l'incidence normale n'est jamais inscrite.

Le chirurgien interprète donc cette projection conique comme s'il s'agissait d'une projection orthogonale, c'est-à-dire comme une image fournie par des radiations parallèles. Il situe tout naturellement son projectile en A_1' ou en A_2' , trop bas ou trop haut, suivant qu'il se trouve en présence du premier ou du deuxième cas envisagé dans la figure 1.

Pour déterminer la profondeur dans le plan transversal, il utilise une deuxième radiographie dite de profil, prise suivant une direction perpendiculaire à celle que nous venons de considérer, qui est communément appelée radiographie de face ; mais, là encore, la projection donnera lieu à une erreur semblable, qui pourra être de même sens ou de sens contraire par rapport au premier examen, de telle sorte que l'opérateur la commettra de confiance ou sera désorienté, n'ayant aucune base pour effectuer la correction nécessaire.

On s'explique ainsi pourquoi tant de corps étrangers sont restés introuvés après de multiples recherches.

Procédé exact de localisation des corps étrangers situés dans les membres

Pour faire des localisations exactes, que faut-il ?

D'abord une instrumentation permettant d'employer une technique uniforme pour la résolution des problèmes radiographiques. Il importe :

1° D'avoir un tube immuablement fixé à une distance connue de la plaque sensible ;

2° De pouvoir définir d'une façon précise l'incidence normale. Il suffit, pour cela, d'utiliser un fil à plomb, passant rigoureusement par le foyer d'émission des radiations, pour disposer la plaque et le sujet ; puis, d'enregistrer radiographiquement sur la plaque la trace de la verticale ainsi définie. On peut indifféremment adopter, soit une petite étoile collée sur le couvercle du châssis, ou un repère métallique fixé sur le membre.

Dans ces conditions seulement, l'interprétation raisonnée de l'image radiographique est possible.

Le chirurgien peut-il faire pratiquement cette interprétation ?

A cette question je n'hésite pas à répondre, en principe, par la négative. Le temps, la pratique et l'instrumentation lui manquent pour se livrer à ces recherches délicates.

C'est au radiographe que doit incomber ce travail. C'est lui qui doit en prendre la responsabilité, puisque c'est lui qui exécute la première partie de la recherche, qu'il en possède toutes les données, et, en particulier, qu'il connaît exactement l'attitude prise par le membre lors de l'examen, cette attitude n'étant pas toujours classique, car certaines blessures la rendent impossible.

Technique à suivre

Après divers essais, voici le procédé que j'utilise depuis de nombreuses années pour localiser les corps étrangers inclus dans les membres.

Je fais tout d'abord une radiographie générale de la région me permettant de reconnaître le nombre et la position approximative du ou des corps étrangers à localiser. J'estime

alors — en me servant des données indiquées par la figure 1 — la position que ce corps étranger doit occuper par rapport à la peau. Quand il existe plusieurs corps étrangers voisins de l'incidence normale, ils peuvent être repérés en une seule fois ; lorsqu'ils sont, au contraire, trop éloignés de celle-ci, le procédé doit être appliqué successivement à chacun d'eux.

Prenant alors un fil de métal, j'enfonce le membre à ce niveau et je réunis les extrémités du fil par un nœud pour le fixer au point de la peau que je suppose situé (dans l'attitude occupée par le membre) sur le rayon normal passant par le corps étranger (Fig. 2.)

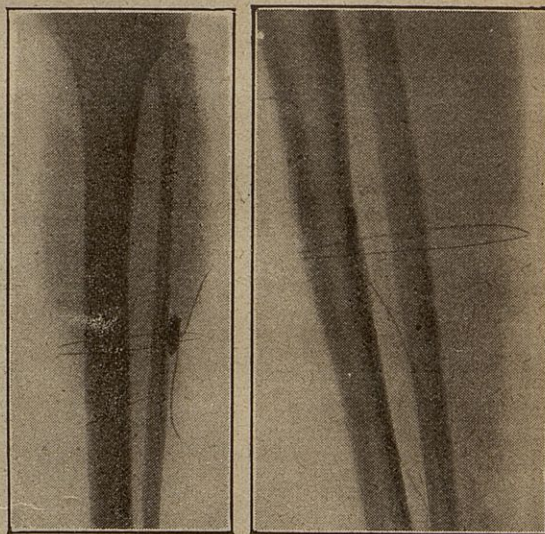


Fig. 2 et 3. — EXEMPLE DE LOCALISATION AU FIL

L'ensemble constitué par la plaque et le membre est alors déplacé sous le tube (ou inversement) jusqu'à ce que le point repéré coïncide avec la pointe du fil à plomb.

Je procède alors à la radiographie.

Si j'ai apprécié avec exactitude la position du corps étranger, son image se confondra avec celle fournie par le nœud du fil repère ; il me suffira donc de tatouer ce point sur la peau du sujet. (Fig. 3.) Si, au contraire, je me suis légèrement trompé, il me sera facile de prendre sur le cliché les distances latérale et longitudinale du corps étranger au nœud pour faire les corrections sur le sujet. (Fig. 5.) C'est ce que je fais dans le cas de projectiles multiples voisins de l'incidence normale.

Pour apprécier la profondeur, une radiographie de profil — avec incidence marquée par un petit index métallique fixé sous le fil précédent (Fig. 3 et 5) — réglée dans les mêmes conditions me permettra de mesurer sur le cliché la distance entre le premier repère tatoué sur la peau et le corps étranger.

Cette distance, relevée sur une aiguille munie d'une bague de butée, constitue tout l'outillage nécessaire au radiographe pour guider la recherche chirurgicale. (Fig. 3 et 5.)

Lorsque le blessé est endormi et que le membre est replacé dans la position qu'il occupait lors de la radiographie, CE QUI EST CAPITAL, il suffit que le chirurgien incise la peau au niveau du tatouage sur quelques centimètres ; l'aiguille, préalablement stérilisée, tenue par le radiographe (qui doit se conformer aux mêmes règles d'asepsie que l'opérateur) est introduite verticalement dans les muscles jusqu'à ce que la bague de butée vienne affleurer les lèvres de la plaie. Le doigt du chirurgien, guidé par la pointe de l'aiguille, prend alors très aisément contact avec le corps étranger recherché.

Cette méthode, très simple, m'a donné d'excellents résultats et je n'en uti-

lise aucune autre pour les membres ; mais elle comporte, il va de soi, une grande précision dans les opérations ; on ne doit pas se contenter d'à peu près. Je l'ai schématisée volontairement, car cet article ne vise pas à l'exposé complet de la technique opératoire qui n'intéresse que les spécialistes.

Méthode de localisation pour le tronc, la racine des membres et la tête

Il ne faut plus songer pour le tronc et la racine des membres à recourir aux projections à angle droit, étant donné l'épaisseur de ces régions et les



Fig. 4 et 5. — 2^e EXEMPLE DE LOCALISATION AU FIL. — Soldat blessé le 10 décembre 1914, radiographié et opéré trois fois sans succès sur le front. Il obtient 2 mois de convalescence, puis entre dans un hôpital parisien ; le 7 juin 1915, à la suite d'examen radiographiques pratiqués dans cet hôpital, il subit 2 interventions sans succès. Il m'est adressé le 17 juin, localisé au fil et opéré avec succès le 18.

difficultés opératoires. Les voies d'accès généralement suivies pour les membres (plans horizontal et vertical) ne peuvent être que très rarement utilisées pour ces régions de l'organisme. Le chirurgien doit, presque toujours, opérer suivant des voies obliques, ce qui implique un mode différent de localisation ainsi qu'une très grande précision de celle-ci.

J'eus, pour la première fois en 1896, à résoudre un problème de même nature pour le crâne. Dès cette époque je recourus à deux projections obliques pour définir la situation du corps étranger par rapport à trois points du crâne choisis comme bases. Je suis resté fidèle à cette méthode qui ne m'a donné que des satisfactions et je l'ai étendue aussitôt à la recherche des corps étrangers du tronc et de la racine des membres. C'est elle que j'utilise depuis la guerre sans avoir été contraint d'y apporter aucune modification.

Cette méthode est basée sur le principe suivant :

Effectuer deux projections obliques du corps étranger, LE SUJET ÉTANT PLACÉ EN POSITION OPÉRATOIRE, et repéré — pendant l'exécution des radiographies — par un organe dont la situation est définie rigoureusement par rapport aux plaques qui enregistrent l'image du corps étranger et par rapport au tube de Crookes qui produit cette image. (Fig. 6.)

En outre, si la région de l'organisme intéressé est déformable, par toute variation d'attitude du sujet, comme l'épaule, cette attitude est repérée avec soin pour permettre, lorsque le sujet est endormi, de lui faire reprendre exactement la position radiographique.

Pour réaliser ces localisations d'une façon pratique et sûre, il est naturellement nécessaire de recourir à un outillage approprié.

Cet outillage, je l'ai réalisé entièrement dans mon laboratoire de mécanique à Necker ; je vais essayer d'en donner une description sommaire pour en faire saisir toute l'économie et permettre aux lecteurs d'apprécier si le reproche qui m'a été fait de l'avoir rendu trop complexe est réellement fondé.

1^o Les deux positions occupées successivement par le foyer du tube de Crookes doivent être rigoureusement définies.

2^o Les plaques radiographiques doivent se substituer exactement dans un même plan et leur emplacement par rapport aux deux positions du foyer du tube doit être rigoureusement repéré.

3^o Le sujet, couché sur un support qui l'isole des plaques, doit être maintenu pendant toute la durée des deux expositions en position correcte définie, afin qu'on puisse la reproduire sur la table d'opérations.

4^o Enfin un organe spécial (compas d'opération) doit être fixé sur le sujet pendant la prise des radiographies, afin que les trois petites surfaces qui constituent les bases de cet organe, prenant leur appui sur la peau, au niveau de certains points du squelette, définissent la position et l'attitude de l'organisme. C'est ce compas qui permettra, lors de l'intervention, de guider le chirurgien en lui donnant — à l'aide d'une aiguille entrant dans la plaie — la profondeur à laquelle se trouve le corps étranger, dans la direction choisie par l'opérateur.

Ces conditions peuvent être aisément réalisées grâce à des dispositifs mécaniques simples et indéformables dont l'emploi ne nécessite pas une habileté opératoire exceptionnelle, comme on l'a prétendu. (Fig. 6 et 7.) J'ai donné à cet outillage la dénomination de MÉTORADIOGRAPHIQUE pour bien préciser la pensée de mesure qu'il réalise dans ses diverses applications.

1^o Un cadre fixé au plafond — ou relié à la table suivant les installations — supporte une traverse sur laquelle peut se déplacer un ensemble constitué par le support du tube et celui du fil à plomb. Les deux positions occupées par cet ensemble, lors des deux examens, sont définies par deux bagues

de butée immobilisées sur la traverse. En outre, le support du tube et celui du fil à plomb peuvent occuper chacun (substitution effectuée par simple glissement) une position telle que, soit le foyer du tube, soit l'origine du fil à plomb, corresponde à un même point déterminé de l'espace : l'origine du rayon normal. (Les figures 6 et 8 représentent cet ensemble lorsque le tube est en position d'utilisation.)

2^o La table sur laquelle on couche le sujet comporte une glissière qui peut recevoir successivement les deux plaques sans provoquer le moindre déplacement du sujet, que des conformateurs, placés latéralement, immobilisent en bonne position.

Sur la glissière, on assujettit une réglette en aluminium (perméable aux rayons X) percée de trous dans lesquels se placent deux cilletons en cuivre. Ceux-ci permettent l'enregistrement radiographique des deux incidences normales correspondant aux deux positions du tube qui fournissent les projections obliques du corps étranger. (Fig. 6.)

3^o Le compas d'opération, réglé sur le sujet, est fixé à la traverse visible dans les figures 6 et 8 (entre le sujet et le tube). Cette traverse est assujettie de telle manière qu'on puisse la détacher du cadre qui la supporte pour libérer le sujet.

Tel est l'ensemble de l'outillage métoradiographique. Lorsque les radiographies sont faites, la traverse qui supporte le compas est enlevée, les points d'appui du compas sont tatoués sur la peau du sujet et celui-ci est libéré. Il peut être reporté dans son lit si son état l'exige, et son séjour au laboratoire ne dépasse guère le temps de pose nécessaire aux deux examens.

Pendant que les clichés sont développés, la glissière porte-plaques est enlevée et une plaque métallique lui est substituée (Fig. 7 et 9.) Elle occupe exactement sur la table le plan correspondant au fond des châssis dans lesquels reposaient les plaques photographiques, de telle sorte qu'un carton

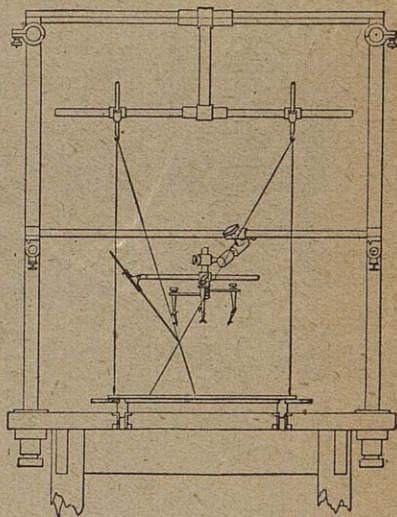


Fig. 7. — LA SECONDE PHASE DE LA LOCALISATION MÉTORADIOGRAPHIQUE.

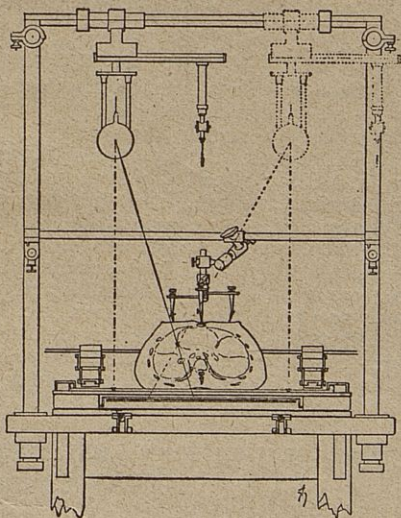


Fig. 6. — LOCALISATION MÉTORADIOGRAPHIQUE. — (Figure demi-schématique.) — Les traits verticaux figurés en pointillé indiquent les rayons normaux aboutissant aux petits cilletons visibles en noir.

Le compas fixé à la traverse qui le supporte par une articulation universelle prend appui sur un thorax figuré en coupe au niveau des mamelons. De chaque côté du sujet sont placés les conformateurs qui évitent tout déplacement latéral. Au-dessous, dans la glissière, la plaque sensible figurée en noir.

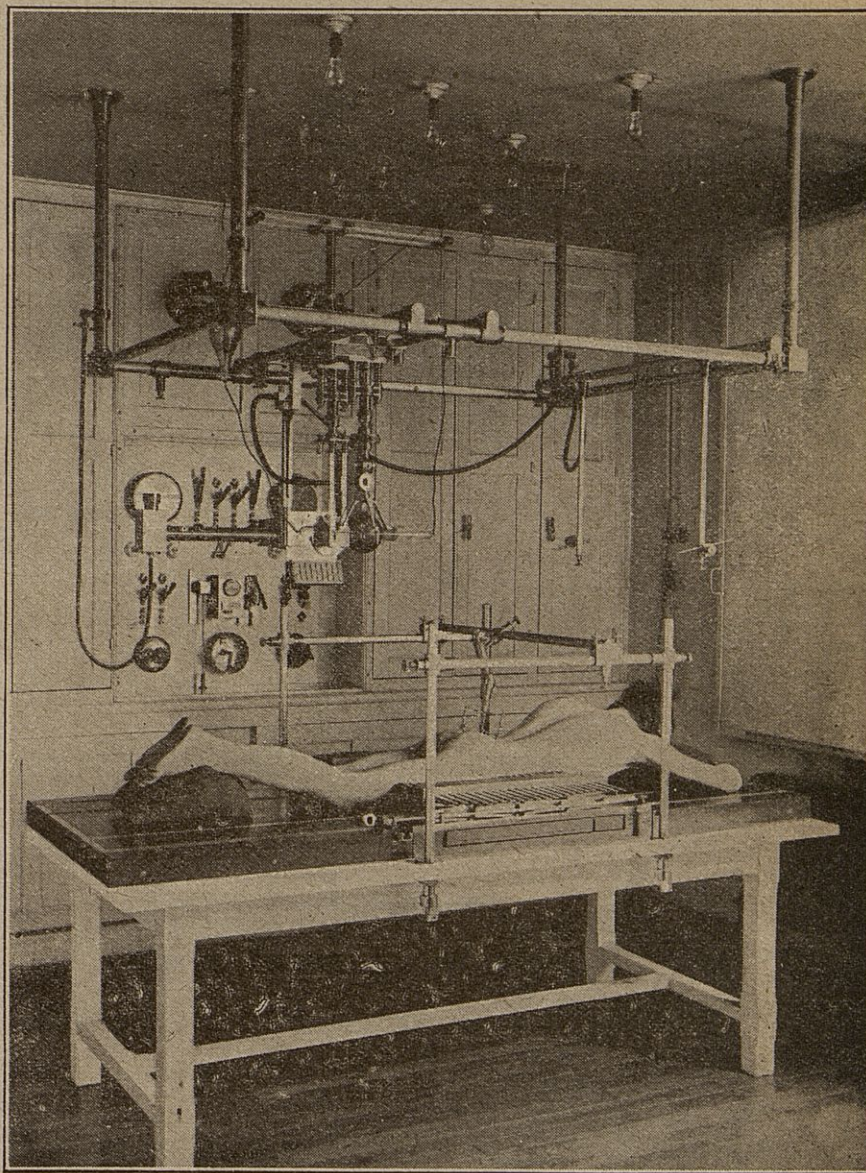


Fig. 8 et 9. — VUES DE L'APPAREILLAGE MÉTORADIOGRAPHIQUE. — Elles correspondent aux figures demi-schématiques 6 et 7.

d'épaisseur convenable, fixé sur la plaque métallique, reprendra rigoureusement la place des clichés.

Ainsi que le représentent les figures 7 et 9, on relève alors, à l'aide de deux aiguilles, supportées par une traverse fixée au cadre de plafond, les deux positions occupées par le foyer du tube, lors des radiographies, en faisant coïncider le chas de ces aiguilles avec le point d'émergence du fil à plomb, définissant l'origine du rayon normal dans les deux examens.

Après avoir inscrit sur le carton les points d'incidence normale (distance des

centres des œillets de la réglette en aluminium) on reporte sur ce carton le décalque des projections du corps étranger enregistrées par les clichés (report exact parce que les incidences normales inscrites radiographiquement en sont la base.)

Le carton, percé au centre des projections du corps étranger, est alors fixé en place sur la plaque métallique en faisant coïncider les incidences normales avec les extrémités des deux fils à plomb supportés par les aiguilles de relève-

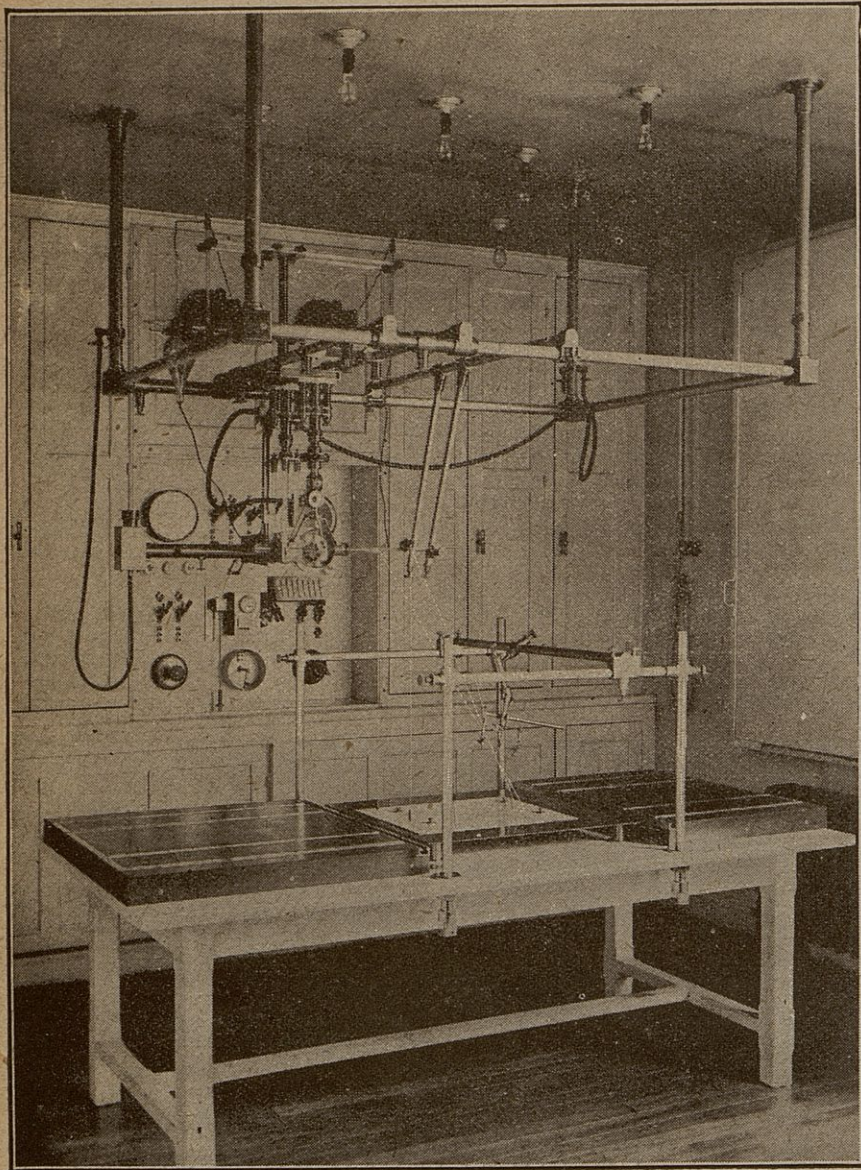


Fig. 9.

ment. (Fig. 7 et 9.) Des fils issus des trous percés dans le carton — au centre des projections du corps étranger — sont fixés aux chas des aiguilles selon leur correspondance. Le croisement de ces fils, qui ne sont que la matérialisation des rayons passant par le centre du corps étranger, détermine la position de ce dernier que l'on vient relever, en replaçant la traverse porte-compas sur le cadre, de la façon suivante :

Une branche, fixée au compas et portant une aiguille munie d'une bague de butée, permet de définir, par rapport au repérage de l'organisme que cet ensemble constitue, la position occupée par le corps étranger. (Fig. 7 et 9.)

Il va de soi que tous les corps étrangers intéressant une même région peuvent être localisés de cette manière en une seule fois et suivant la même technique.

Pour éviter toute erreur pouvant résulter d'un dérèglement lors du transport, j'ai coutume de prendre, en outre, un moulage des points définis par le compas d'opération à l'aide d'un compas-schéma représenté à la figure 10.

Grâce à ce moulage, il est possible de modifier, au cours de l'opération, l'orientation de l'aiguille indicatrice fixée au compas et cela n'est pas un avantage négligeable.

A la salle d'opérations chirurgicales

Le blessé placé en bonne attitude, chirurgien et radiographe se mettent d'accord sur la voie opératoire.

A cet effet, l'aiguille indicatrice est orientée pour passer par la voie choisie et le compas-schéma sert à régler, suivant cette direction, la butée qui permettra de connaître la profondeur à laquelle se trouve le corps étranger lorsque le compas d'opération sera placé sur le blessé.

Ce compas, fixé momentanément au bout d'un long manche métallique, est alors complètement flambé.

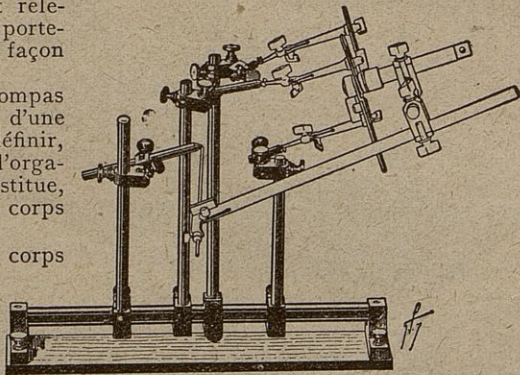


Fig. 10. — Compas-schéma permettant de relever les points définis par le compas d'opération figuré en gris. Ce compas peut recevoir autant de bras articulés qu'il y a de corps étrangers localisés en une seule fois. Il est stérilisable et sert, au cours de l'opération, à modifier l'orientation de l'aiguille indicatrice, s'il y a lieu.

Pendant ce temps, le blessé est endormi ; chirurgien, aide et radiographe procèdent à la toilette de leurs mains. L'intervention peut alors commencer : la peau est largement badigeonnée à la teinture d'iode, les champs opératoires disposés pour laisser visibles les points de base du compas ainsi que les repères d'attitude, s'il y a lieu. Le compas est placé sur le sujet et l'aiguille indique le centre de l'incision.

Si la recherche est délicate, le compas peut être remis en place autant de fois qu'il convient, et le chirurgien peut cheminer plan par plan jusqu'au corps étranger sans courir le risque de s'en écarter. Quand l'aiguille est au bout de sa course, c'est-à-dire lorsque la butée vient au contact de la chape porte-aiguille, le corps étranger est aisément trouvé au niveau de sa pointe.

Des projectiles pesant 30 à 40 CENTIGRAMMES ont été retrouvés à des profondeurs de 13 à 15 centimètres de la peau dans les régions les plus difficiles à aborder. Ces cas mettent bien en valeur la précision de la méthode, car, si les gros corps étrangers produisent généralement une plus vive impression, il est aisé de comprendre que ce sont les plus petits dont l'extraction comporte le maximum de difficultés.

Corps étrangers de la tête

Ici le problème de localisation est plus simple, car les rapports organiques (maxillaire inférieur exclu) restent constants. Mais, dans ce cas, l'appareil doit comporter une capacité de réglage beaucoup plus grande car, dans cette région, il est rare que plusieurs voies opératoires présentent les mêmes avan-

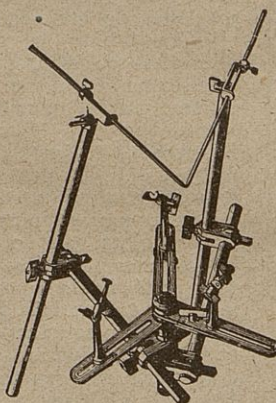


Fig. 11. — Compas d'opération muni de deux aiguilles, réglées toutes deux sur le centre du corps étranger : l'une correspondant à la voie opératoire, l'autre constituant un repère.

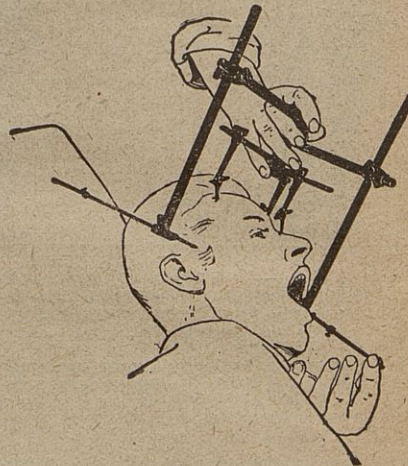


Fig. 12. — UTILISATION DU COMPAS POUR LA RECHERCHE DE LA VOIE OPÉRATOIRE.

tages. Pour ces recherches, je munis mon compas d'opération de deux branches porte-aiguilles. L'une des aiguilles me sert uniquement de repère, tandis que j'oriente l'autre conformément aux nécessités opératoires. Initialement réglée suivant la voie choisie par le chirurgien, sa direction peut être modifiée au cours de l'intervention, grâce à l'aiguille repère, sans nécessiter l'emploi du compas-schéma. (Fig. 11 et 12.)

Les cas douteux

Dans certaines circonstances, avant de pratiquer la localisation au compas, il est nécessaire de connaître, au point de vue anatomique, la position occupée par le corps étranger afin de déterminer la voie opératoire à utiliser.

J'ai recours, dans ce cas, à l'épure géométrique. Pour cela je fixe sur le sujet, à l'aide de collodion, des repères métalliques au niveau de certains points du squelette. Je prends ensuite deux projections obliques, comme s'il s'agissait d'une recherche au compas.

J'utilise ces deux images pour faire l'épure, afin de déterminer les deux projections (verticale et horizontale) non seulement du corps étranger et des repères cutanés dont je viens de parler, mais encore des points du squelette les plus proches : vertèbres, bassin, etc.

Je peux donc situer avec exactitude la position occupée par le corps étranger dans l'organisme et choisir la voie d'accès la plus pratique ou la plus sûre. C'est seulement lorsque je possède ce renseignement que je pratique la localisation au compas.

Que peut-on faire pour remédier aux inconvénients graves que nous venons de signaler ?

1° Compléter l'organisation des grands centres qui sont dirigés par des radiologistes expérimentés pour qu'ils puissent fournir des localisations précises aux chirurgiens des régions dans lesquelles ils se trouvent. En outre, leur accorder le personnel indispensable, car un spécialiste peut contribuer au rétablissement rapide de blessés qui traînent les hôpitaux parfois pendant de longs mois, parce qu'il a été impossible de retrouver les corps étrangers dont ils sont porteurs.

2° Rendre possible l'application d'une technique uniforme en transformant, suivant un plan général, les installations existantes, afin que les résultats fournis soient comparables entre eux.

3° Permettre aux radiographes improvisés depuis le début de la guerre, et dont un grand nombre, professeurs de physique, astronomes, etc., seraient aptes à rendre les plus grands services, de faire un stage dans les centres les mieux organisés pour acquérir la pratique que nécessite leur spécialisation récente.

En ce qui me concerne, je me mets entièrement à la disposition de ceux qui désireraient apprendre à localiser des corps étrangers suivant les méthodes que je viens d'indiquer et dont l'emploi m'a donné de remarquables résultats depuis dix-sept ans.

La France de demain n'aura pas de trop de tous ses enfants pour reprendre la lutte économique qui s'imposera à elle. Efforçons-nous donc de conserver son capital Vie dans toute sa valeur et préparons-nous à lui donner un rendement maximum en utilisant toutes les compétences à la place où elles sont susceptibles de fournir leur plus utile rendement.

G. CONTREMOULINS,

Chef du laboratoire principal de radiographie des Hôpitaux.

APRÈS LA BATAILLE DE SOUCHEZ

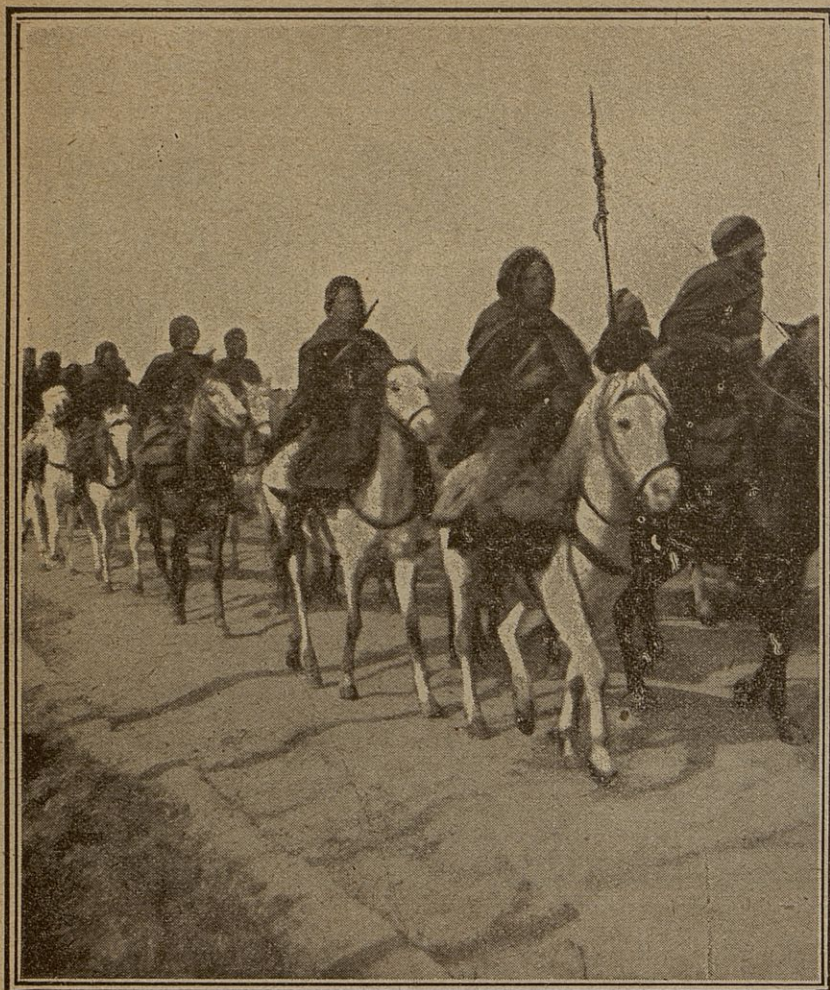


Le général d'Urbal, commandant d'armée, accompagné des généraux des corps d'armée et d'un nombreux état-major, passe sur le front des troupes qui ont si vaillamment combattu dans la bataille d'Artois ; il a remis la croix de guerre aux drapeaux des régiments qui se sont particulièrement distingués, notamment à la prise du village de Souchez. Malgré les combats et les fatigues de tous les jours, la tenue des hommes est magnifique.



Le régiment revient de la revue où son drapeau a été décoré de la croix de guerre. Le voici qui s'avance fièrement, salué par les soldats cantonnés dans le village ; cet hommage s'adresse à tous les camarades qui firent leur devoir avec tant d'héroïsme dans les combats de fin septembre ; les vainqueurs de la bataille d'Artois, après avoir été à la peine, sont maintenant à l'honneur ; c'est pour eux la suprême récompense.

GOUMIERS ET POILUS



Dans les plaines des Flandres et de l'Artois les goumiers algériens et marocains montent une garde vigilante depuis les débuts de la guerre ; ils voudraient cependant aller de l'avant et charger les maudits Boches qu'ils détestent.



A leur tête marche le porte-étendard, goumier à la noble prestance, qui monte un superbe arabe. Avant de charger l'ennemi, chaque goumier vient embrasser l'étendard sacré ; puis, sans crainte de la mort, il va à la bataille.



Tous nos soldats seront bientôt coiffés du casque d'acier qui les protège contre les balles et surtout contre les shrapnells. Une caisse de ces casques vient d'arriver ; dans l'abri, l'ancien essaie la bourguignotte au jeune poilu ; celui-ci serait bien content de s'admirer avec la nouvelle coiffure ; mais les glaces manquent comme aussi les conformateurs.

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

SON ALTESSE LE PRINCE D'EUPEN

(Suite)

Il y eut un silence, un de ces petits silences douloureux où l'on sent peser l'angoisse invisible. Tout à coup l'homme saisit les mains de la jeune femme :

— Terka ! dit-il.

Il avait murmuré ce nom à voix basse, très doucement et comme une caresse. L'écuyère attacha sur lui ses beaux yeux ardents :

— Que voulez-vous ?

— Terka, puis-je compter sur toi ?

— Vous le savez bien, murmura-t-elle.

Le prince ouvrit à nouveau son portefeuille, prit dans l'une des pochettes une petite enveloppe que scellait un cachet armorié, puis la tendit à Terka :

— Voici, ma chère... Vous ouvrirez ce pli quand il sera temps. Un ordre venu de moi vous avertira. La jeune femme hocha la tête. L'homme, un instant, la regarda et brusquement :

— A propos, dit-il, j'allais oublier. Vous n'ignorez pas, ma chère amie, que, depuis trois mois, nos dépenses ont été considérables. C'est un moment à passer. N'empêche qu'actuellement ma situation est délicate, vraiment délicate. Je regrette de vous mettre à contribution. Cependant...

— Tout ce que j'ai vous appartient, murmura l'écuyère.

— Merci, Terka, je n'attendais pas moins de votre générosité. Alors, ma chère, je vous redemanderai — vous savez bien — l'agrafe et le collier.

Sans prononcer un mot, la jeune femme se dirigea vers une petite armoire, l'ouvrit, fit jouer un tiroir secret qui découvrit une douzaine d'écrits.

— Voulez-vous tout ? interrogea-t-elle.

— Non, répondit le prince... Je ne suis pas venu pour vous dépouiller. Gardez les babioles. Ceci me suffira. Dans six mois, je serai en mesure de m'acquitter.

— Je ne tiens pas aux bijoux, dit la jeune femme en rougissant.

Plus encore que cette réponse, la flamme de son regard affirmait la sincérité de son amour, ce pauvre amour si vite dédaigné par l'être inconstant qui l'avait fait naître. A cette seconde, pourtant, le prince d'Eupen parut éprouver un léger remords. Il prit à deux mains la petite tête de l'écuyère et appliqua sur son front un rapide baiser.

— A bientôt, Terka, dit-il gravement. Et travaillez bien. C'est pour la patrie.

Hâtivement et sans bruit, comme il était monté dans la roulotte, il en redescendit. A l'extrémité du champ de foire, une autre voiture était éclairée. Là-bas aussi on l'attendait, mais, cette fois, dès qu'il eut mis le pied sur l'escalier, la porte s'ouvrit, un homme s'inclina respectueusement :

Le prince d'Eupen offrit sa main sèche :

— Félicitations, Kennedy, vous avez une bonne presse et cela me plaît. Mais attention, hein ? Il faut déjouer les ruses du contre-espionnage.

Il ajouta, les dents serrées :

— Autant que je puis le juger, le dénouement est proche. Dans six semaines, nous serons encore en France, mais, cette fois, sans trapèze et sans éléphant... A présent, parlons sérieusement... Voici.

Le prince, de sa poche, a tiré trois lettres signées « Nagel ». Toutes sont datées de Kimberley. Dans la première, Nagel expose les espoirs qu'il a fondés sur les papiers de Birk. Dans la seconde apparaît le nom du major Watson. C'est le rival qu'il faut abattre. La troisième, enfin, relate la scène du bar Sullivan. Watson est devenu le propriétaire des papiers de Birk. Mais rien n'est perdu. L'affaire a pris simplement une tournure nouvelle.

— Est-ce ton avis, Kennedy ?

— C'est mon avis.

— Alors, mon cher, à partir de demain, je te rends ta liberté. Nous mettrons à la tête du cirque un des frères Morris. Occupe-toi de Watson. La Compagnie t'accorde un crédit illimité. Moi-même...

— Vous-même ?...

Le prince d'Eupen sourit. Son œil bleu s'aiguïsa derrière le monocle :

— A quoi bon te dire tout ? murmura-t-il. Tu sais bien, mon cher, qu'il y a dans toutes mes entreprises une part d'imprévu. Ne te frappe pas. Si Kennedy échoue, je remuerai comme je sais remuer.

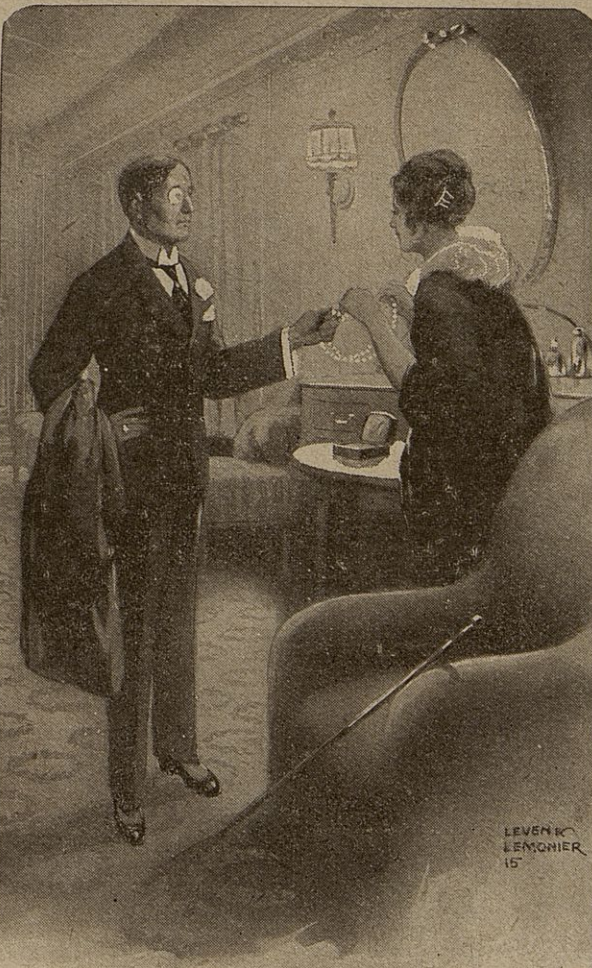
A cet instant, le prince, de nouveau, tira de son portefeuille une enveloppe cachetée.

— Voici, dit-il... Mes instructions sont là... Tu ouvriras cette enveloppe demain à midi...

Il tendit la main au manager, descendit l'escalier de la roulotte et s'enfonça dans la nuit paisible. Bientôt un ronflement de moteur annonça que la voiture du prince d'Eupen avait démarré...

C'était une étrange figure que celle de cet homme. Fils d'un de ces minuscules souverains que les Hohenzollern avaient broyé dans leur gantelet de fer, il avait subi, dès son enfance, le prestige insolent des victoires allemandes. Ses aïeux comme ceux du roi de Prusse avaient été des forbans titrés, possesseurs d'un burg inaccessible où les vautours, le butin conquis, narguaient leurs victimes. Eupen, dans le pays rhénan, avait une sinistre réputation. Le temps même — ce grand réparateur — n'avait pu faire oublier tous les crimes passés. Les princes d'Eupen, d'ailleurs, ne s'en cachaient guère. Ils puisaient dans ces monstrueux souvenirs un motif d'orgueil. Durs envers le faible, ils affichaient, à l'égard du fort, un respect servile. Matés par l'aigle de Prusse, ils le vénérèrent et, jamais plus qu'à la cour d'Eupen, pliée aux rigueurs de l'étiquette, les rêves de la « grande Allemagne » n'échauffèrent les têtes.

Ludwig, le dernier de la race, avait reçu comme tous les fils de hobereaux l'éducation militaire destinée à faire de lui un futur vainqueur. C'était un enfant brutal, vindicatif, seul garçon dans un troupeau de filles qu'il tourmentait de ses jeux cruels. Son père, ancien combattant de 1870, vieillard podagre et quinteux, l'avait élevé à la prussienne sans



indulgence, mais avec une secrète admiration pour ce gamin qui incarnait si parfaitement l'esprit des ancêtres. Pour Ludwig, la guerre était une nécessité. Elle hâterait l'avènement du peuple élu. C'était là, du moins, la raison idéale que proclamait sa pudeur surnoise. En fait, le motif qu'avait le prince de désirer la guerre était d'un ordre bien moins élevé.

A dix-neuf ans, son père étant mort, Ludwig avait recueilli son humble couronne... Mince héritage, en vérité, car le vieux prince, homme d'intelligence médiocre, était demeuré à l'écart du grand mouvement qui enrichissait l'Allemagne moderne. Les filles dotées, il restait au souverain, outre les revenus de sa terre, un maigre avoir qui cadrait mal avec les appétits du jeune hobereau. Actif, mais noceur, Ludwig d'Eupen, pour faire face à de continuels besoins d'argent, s'était lancé dans des entreprises assez hasardeuses. Les affaires louches développèrent sa

sagacité. Grâce à l'appui de son nom, des sociétés se fondaient, trouvaient aisément des commanditaires. Si, d'aventure, un actionnaire trop curieux exigeait des comptes, le prince d'Eupen s'esquivait à point. A l'abri des lois, le prince-voleur, comme on le nommait sous le manteau, exerçait un peu partout son métier de pirate. Il avait ses amis, sa bande, gens ramassés de droite et de gauche, qu'il asservissait rigoureusement à sa discipline. Il renouait ainsi à sa manière la tradition sauvage des souverains d'Eupen. Le gentleman aux gants de cuir fauve, au plastron glacé, l'écumeur moderne du vingtième siècle, était bien le descendant des seigneurs félons qui, répudiant leur serment de chevalier, détrossaient le voisin pour gonfler leur bourse.

Ludwig d'Eupen, au surplus, servait sa patrie. Aux affaires personnelles, il joignait d'autres occupations moins fructueuses, sans doute, mais qu'il estimait plus honorables. C'était l'un de ces espions déguisés dont le grand nom, les manières aristocratiques excluent tout soupçons. Il apportait dans son double métier un goût excessif du théâtral et du romanesque, aimant à frapper dur, mais savourant le coup avec une effroyable conscience d'artiste.

C'était par hasard qu'un de ses agents, Nagel, expédié dans l'Afrique du Sud pour sonder l'élément afrikander lui avait signalé tout le profit qu'on pouvait tirer des documents de Birk. La révélation tombait à point. Intéressé dans une entreprise minière qui, jusqu'alors, n'avait fait que des dupes, le prince voyait s'ouvrir, tout à coup, des horizons neufs. La fortune était là, palpable, inespérée et, son crédit revenu, ses agissements justifiés par le succès, il devenait l'émule des Ballin, des Mannesmann — qui sait, même ? — l'intime de Celui qui dispense toutes les faveurs ; il serait l'homme qui a réussi, à qui l'on pardonne tout, qui cravache les autres hommes du haut de sa gloire. Malheureusement l'affaire, simple au début, s'était compliquée. Un adversaire, le major Watson, lui barrait la route. Qu'à cela ne tienne. Il aimait la lutte. Il vaincrait l'Anglais. Et demain, après-demain, quand l'aigle noir flotterait sur l'Afrique conquise, ce serait lui, lui seul qui défricherait les champs lumineux, qui porterait dans ses deux mains la fortune d'un monde...

L'aube naissait quand l'automobile parvenue à Neuilly-sur-Seine stoppa devant un pavillon du boulevard Maillot. A l'énergique coup de timbre, la porte s'ouvrit et le prince entra. Un homme à cheveux gris se tenait, l'échine ployée, à l'entrée de la loge.

— Rien de nouveau, Herbert ?

— Rien, Monseigneur.

— C'est bien. Le courrier...

Herbert tendit au prince un paquet de lettres. Il les parcourut distraitemment, en mâchant sa cigarette. Quand il eut achevé cet examen, il commanda :

— Un coup de téléphone à Friedmann... Je le verrai à dix heures quand je me réveillerai.

— Bien, Monseigneur.

La chambre du prince était au premier étage du pavillon. Elle donnait sur le bois de Boulogne qu'emplissait à cette heure fraîche un ramage d'oiseaux. Le prince arracha ses habits et après un bref coup d'œil au miroir qui lui faisait face se jeta sur son lit où il s'endormit instantanément. Sommeil lourd, puissant comme la mort, d'où il s'éveilla le corps épuisé, la bouche pâteuse, sous l'invisible étreinte du soleil qui flamboyait derrière les rideaux. Ses doigts pressèrent aussitôt le timbre électrique. Herbert parut.

— Friedmann est-il là ? demanda le prince.

— Oui, Monseigneur.

— Fais entrer.

Un homme surgit, gnome ridicule dont les yeux roses semblaient nager derrière des besicles. A quatre pas du prince, il s'arrêta net : son corps étroit plongeait dans une révérence.

— As-tu des renseignements ? interrogea le prince. Où sont-elles ?

— Parties, Monseigneur... Parties à Wengen.

— Wengen... Oberland Bernois... presque l'Allemagne... J'aime ça, dit le prince dont le rire siffla.

— La mère ?

— Pas brillante du tout, répondit Friedmann dont les yeux eurent un éclair de gaieté fugace.

Cette fois, les traits du prince exprimèrent une réelle satisfaction. Il murmura :

— Allons, tant mieux... Cela sera vraiment plus commode ainsi. Et... Lisbeth est-elle là-bas ?

— Elle est là-bas, Monseigneur... Je crois que nous pouvons compter sur elle.

— Va retenir un compartiment à la gare de Lyon. Je partirai ce soir... Mais auparavant...

Son portefeuille était sur une table, à portée de sa main. Il l'ouvrit négligemment, prit une poignée de billets qu'il tendit à l'homme.

— Cinq cents francs, dit-il sèchement... C'est tout ce que je puis faire aujourd'hui...

L'homme saisit les billets en s'inclinant. Le prince fit un signe :

— Va t'en, à présent... Laisse-moi dormir...

La porte close, il ferma les yeux... Et, dans le rêve ébauché, le visage du prince, le beau visage aux lignes régulières, prenait une expression farouche et impitoyable.

(A suivre.)

LES DRAPEAUX DES AÉROSTIERS ET DES AVIATEURS



Jusqu'à présent l'ensemble du corps de l'aéronautique n'avait qu'un drapeau, celui qui lui fut remis en 1912 ; désormais les aérostiers et les aviateurs auront chacun leur drapeau. Le président de la République, lors de sa dernière visite aux armées de l'Est, a remis les nouveaux drapeaux sur le champ d'aviation ; il a ensuite décoré un certain nombre d'officiers, de pilotes et de mécaniciens.

DANS LES RUES DE DÉDÉAGATCH

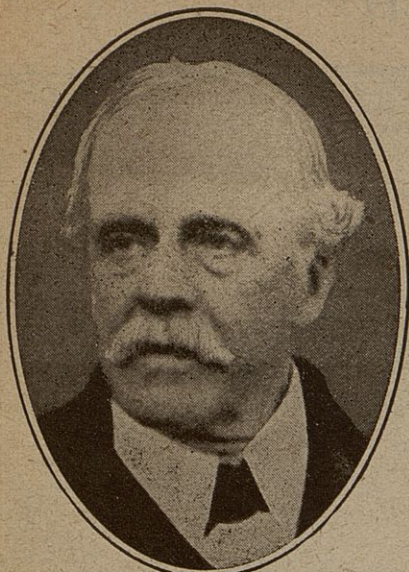


Terminus du chemin de fer de la Maritza qui se détache, près de Démotika, de la ligne de Constantinople à Andrinople, la ville de Dédéagatch est appelée à prendre une grande importance commerciale ; ses rues présentent des aspects tout à fait pittoresques avec les caravanes de chameaux, les attelages d'ânes ou de bœufs à côté de landaus, mélange d'Orient et de civilisation européenne.

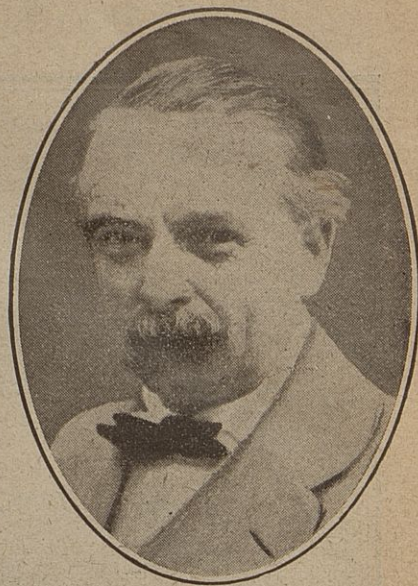
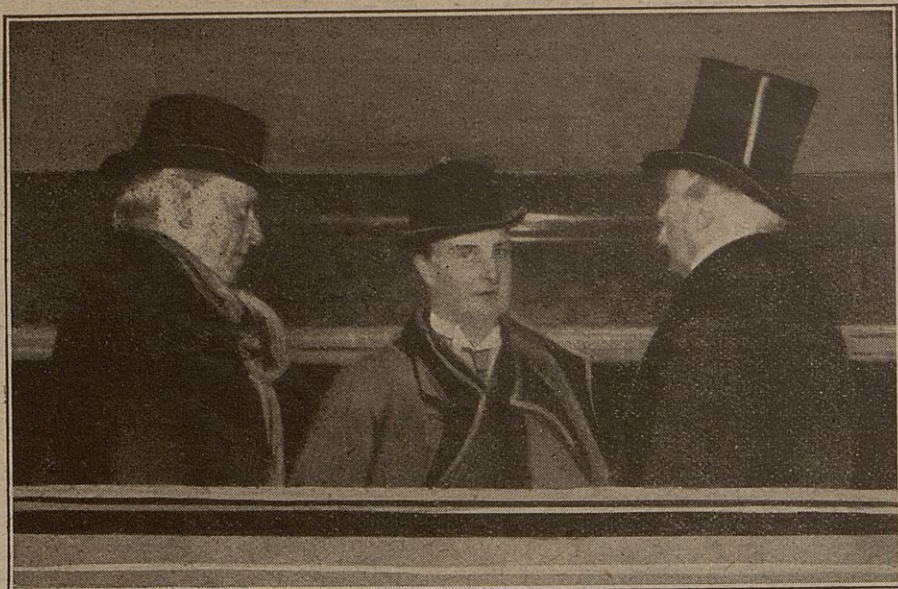


Les flottes alliées, au lendemain de l'agression des Bulgares contre la Serbie, ont bombardé le port de Dédéagatch. Cette ville appartenait à la Turquie ; elle passa, avec la Roumélie, aux mains de la Bulgarie après la guerre balkanique ; c'est le débouché du bassin de la Maritza sur la Méditerranée.

LES MINISTRES ANGLAIS A PARIS



M. BALFOUR



M. LLOYD GEORGE

M. Asquith, président du conseil, sir Edouard Grey, ministre des affaires étrangères, MM. Balfour, ministre de la marine, et Lloyd George, ministre des munitions, sont venus à Paris pour tenir un conseil de guerre avec leurs collègues du ministère français. Voici dans le train qui les ramène en Angleterre M. Asquith (à gauche) et sir Edouard Grey (au milieu) ; avec eux se trouve sir Francis Bertie, ambassadeur d'Angleterre à Paris.

SUR LE FRONT RUSSE

Il n'y a pas eu cette semaine de grands changements sur le front russe ; en Courlande nos alliés ont continué à refouler les Allemands vers Mitau ; en Wolhynie, ils ont résisté à une vigoureuse offensive des armées austro-allemandes sur le Styr.

En Courlande, les Russes ont refoulé et poursuivi les Allemands au delà de Kemmern ; ils sont arrivés à dix kilomètres de Tukum, menaçant cette base de ravitaillement à tel point que les Allemands ont commencé à évacuer précipitamment le matériel et les approvisionnements qu'ils y avaient amenés. Le salut de Riga est désormais assuré. Le tsar et le tsarevitch ont visité la ville le 12 novembre, apportant leurs félicitations aux troupes qui l'ont libérée.

La retraite des Allemands à l'extrémité de leur front nord devait avoir sa répercussion sur les opérations devant Dvinsk ; aussi les communiqués ont-ils annoncé que le calme régnait dans la région de Friedrichstadt et de Jacobsstadt ; l'ennemi est maintenant menacé sur son flanc gauche par l'avance de nos alliés sur Mitau. Plus près de Dvinsk les combats ont continué ; nos alliés, poursuivant leur offensive victorieuse, ont enlevé une partie du bourg d'Illuxt. A l'ouest de Dvinsk, dans la région du lac Sventen, les Allemands ont été forcés d'abandonner une partie de leurs tranchées et de se replier ; un zeppelin a laissé tomber des bombes sur leurs propres retranchements et y a causé des pertes assez graves.

Une grande bataille s'est engagée sur le Styr. Grâce à une masse d'artillerie lourde amenée par le chemin de fer de Kovel, les Austro-Allemands ont pu traverser la rivière et progresser jusqu'à Podgatie ; mais les Russes ont résisté avec leur habituelle ténacité et ont enrayé l'avance ennemie.

Des renseignements officiels annoncent que, du 15 octobre au 15 novembre, les Russes ont fait prisonniers 647 officiers et 49.200 soldats allemands et autrichiens ; ils ont enlevé 21 canons, 118 mitrailleuses, 18 lance-bombes et 3 projecteurs.

L'ATTAQUE CONTRE LA SERBIE

Sous le flot des armées allemandes, autrichiennes et bulgares l'armée serbe doit reculer pour ne pas être engloutie ; elle cède du terrain pas à pas, se retirant vers des positions plus faciles à défendre.

Au nord, les progrès de l'armée de Mackensen n'ont pas été bien rapides ; les avant-gardes des Autrichiens, qui remontent la vallée de la Moravitz, se sont approchées de Javov, et dans la vallée de l'Ibar les troupes de Kewes ont atteint Outzi.

Pendant que les forces austro-allemandes vont du nord au sud, au milieu de grandes difficultés, les armées bulgares débouchant de l'est empêchent les Serbes de résister dans leurs montagnes. Menacés ainsi de flanc ils sont forcés de reculer encore ; c'est pourquoi ils ont renoncé à défendre la ligne de Iashebatz et se sont repliés au sud-ouest de Nisch.

Toutes les forces ennemies convergent donc vers la plaine de Kossovo où elles espèrent encercler l'armée serbe.

Au sud de Velès, les Bulgares, après avoir tourné la passe Babuna, sont entrés à Prilep, menaçant Monastir.

La situation au 18 novembre était extrêmement sérieuse. Les renforts alliés pouvaient-ils arriver à la modifier ? Chaque jour de nouveaux effectifs français et britanniques ont été débarqués à Salonique et aussitôt expédiés sur le front ; des troupes anglaises sont parties pour Monastir.

Notre corps expéditionnaire a remporté de nouveaux et brillants succès. Il a enlevé sur la rive gauche de la Tcherna les villages de Krusevica et de Sirkovo ; attaqué par les Bulgares il les a d'abord repoussés et pris ensuite le village de Cicevo. Le 12, le 13 et le 14 novembre les Bulgares ont renouvelé leurs attaques avec violence sur tout notre front de la rive gauche de la Tcherna ; ils ont été partout repoussés et, le 15, abandonnant leur offensive, ils se sont repliés sur les hauteurs d'Ankangel, au nord de Cicevo ; leurs pertes avaient été très élevées. Nouvelles attaques le 16 et le 17 de la part des Bulgares vers Kosturino ; nouvel échec pour eux.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 57, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru au bas de la page 3 de ce fascicule et représentant : "Un campement de zouaves auprès de Salonique".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation ni truquage photographique d'aucune sorte.

DEUX BONNES NOUVELLES

Devant le succès remporté par notre Exposition de l'ART A LA GUERRE qui, depuis le 20 Octobre, se tient dans les Salles du Jeu de Paume des Tuileries, la Direction du PAYS DE FRANCE, d'accord avec l'Administration des Beaux-Arts, a décidé de prolonger cette exposition JUSQU'AU 10 JANVIER INCLUS.

En outre, afin de satisfaire aux nombreuses demandes d'achat des objets fabriqués par les poilus, il sera créé, à partir du 1^{er} Décembre, dans une des Salles de l'Exposition, un comptoir de vente d'objets (bijoux, instruments de musique, tableaux, etc.) ne participant pas au Concours de l'ART A LA GUERRE actuellement clos, et sur la vente desquels il sera prélevé 10 % qui s'ajouteront aux bénéfices de l'Exposition, bénéfices dont, on s'en souvient, une moitié doit revenir à la Société LA FRATERNITÉ DES ARTISTES et l'autre moitié être répartie entre les concurrents de l'ART A LA GUERRE ; les 90 % de la vente reviendront aux propriétaires des objets.

Les militaires désireux de participer à cette vente sont priés d'envoyer d'urgence les objets à vendre au PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, Boulevard Poissonnière, avec une notice indiquant très exactement : leur nom et leur adresse, la nature de l'objet, les renseignements concernant sa fabrication et le prix demandé.

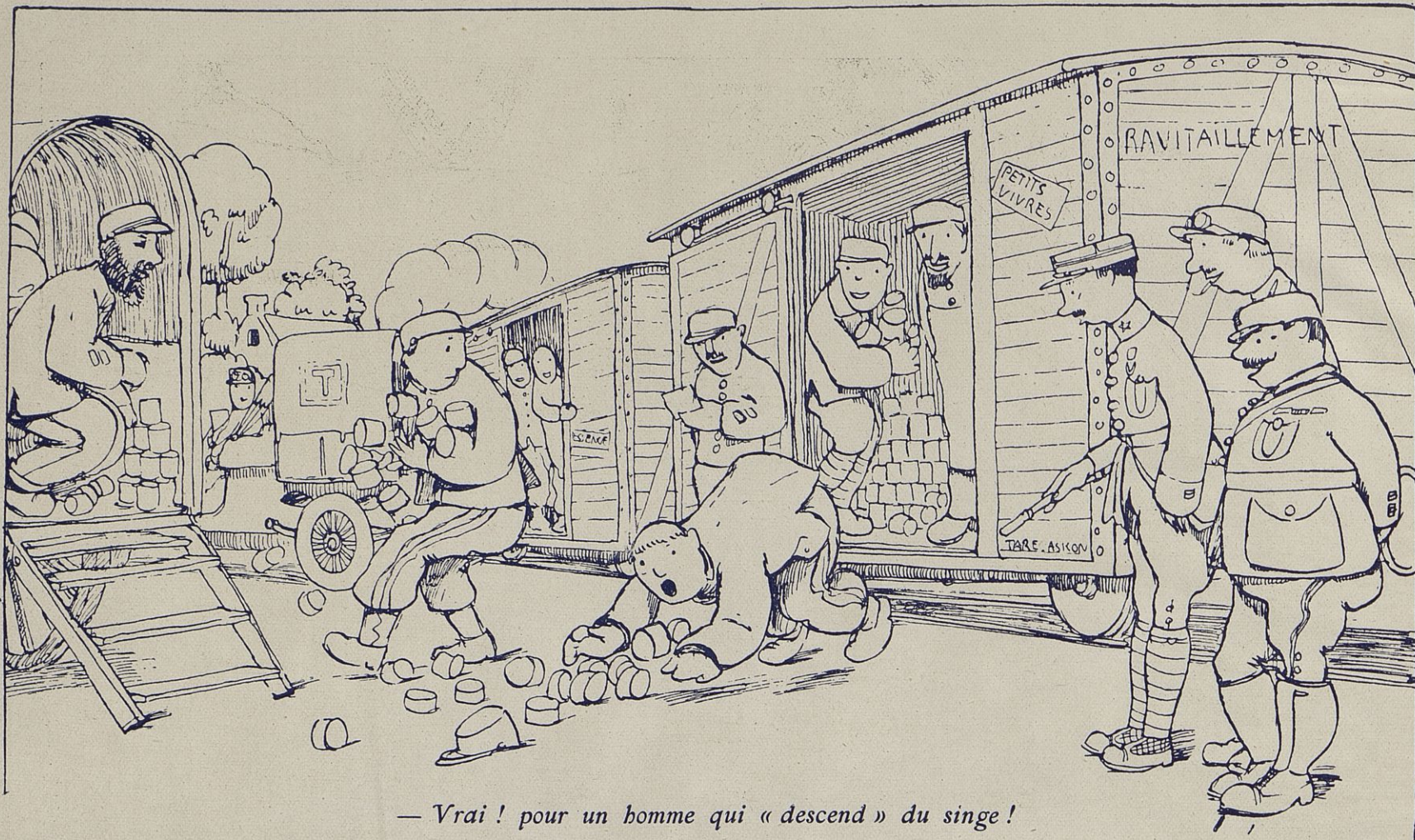
Nous rappelons à nos lecteurs que les Salles du Jeu de Paume des Tuileries, où a lieu l'Exposition, sont ouvertes, chaque jour, de 10 heures du matin à 4 heures du soir et qu'elles sont chauffées. Le prix d'entrée est fixé uniformément à 1 franc. Tous les jours un Concert instrumental exécuté par les artistes des Concerts Rouge est donné de 2 heures à 4 heures. Les dimanches et jours fériés ont lieu, aux mêmes heures, deux Concerts différents, un par grande salle.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915

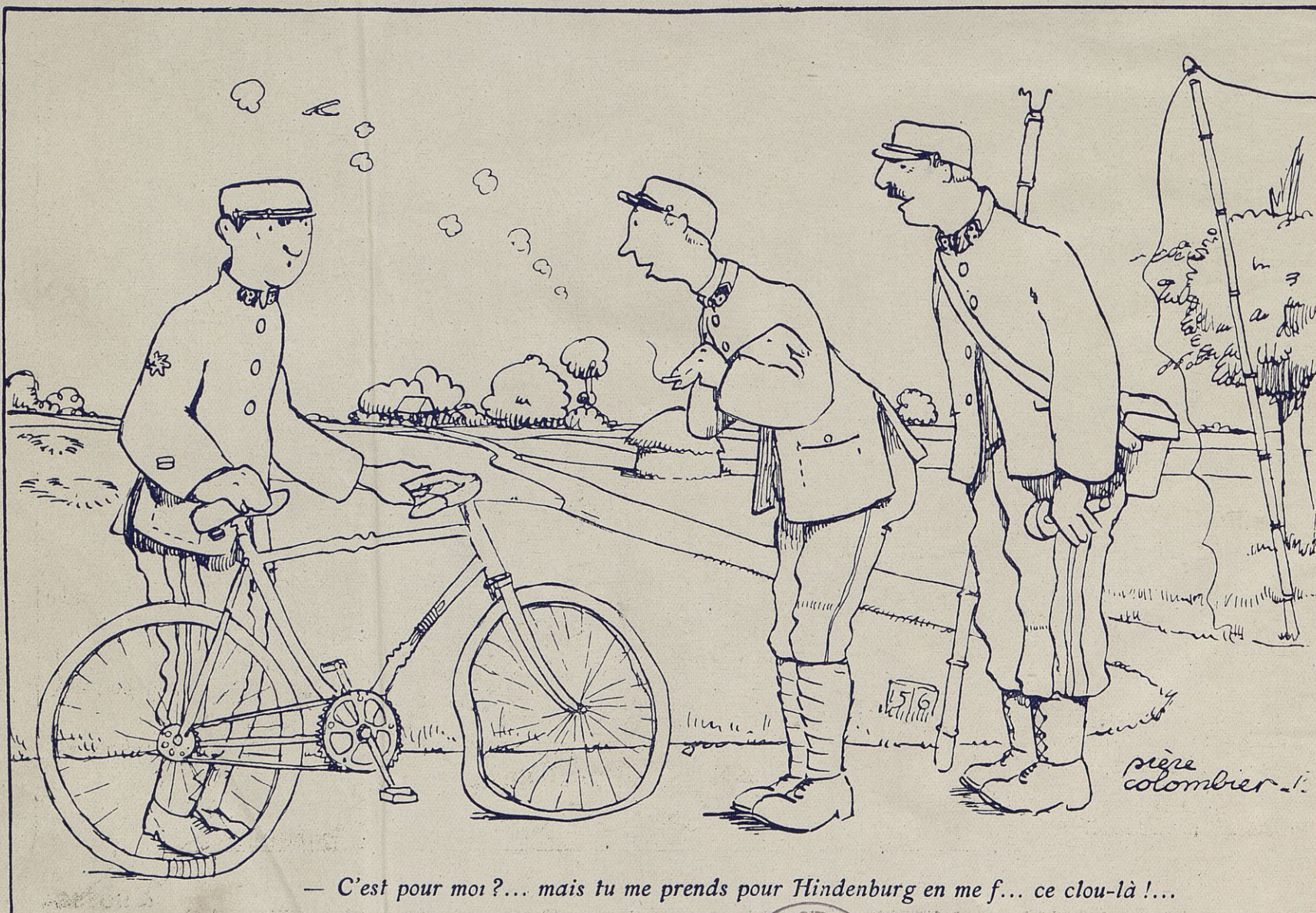


LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



— Vrai ! pour un homme qui « descend » du singe !



— C'est pour moi?... mais tu me prends pour Hindenburg en me f... ce clou-là !...